

DOCUMENTS HISTORIQUES

No. 6

FONDATEURS DU DIOCÈSE
DU
SAULT-SAINTE-MARIE

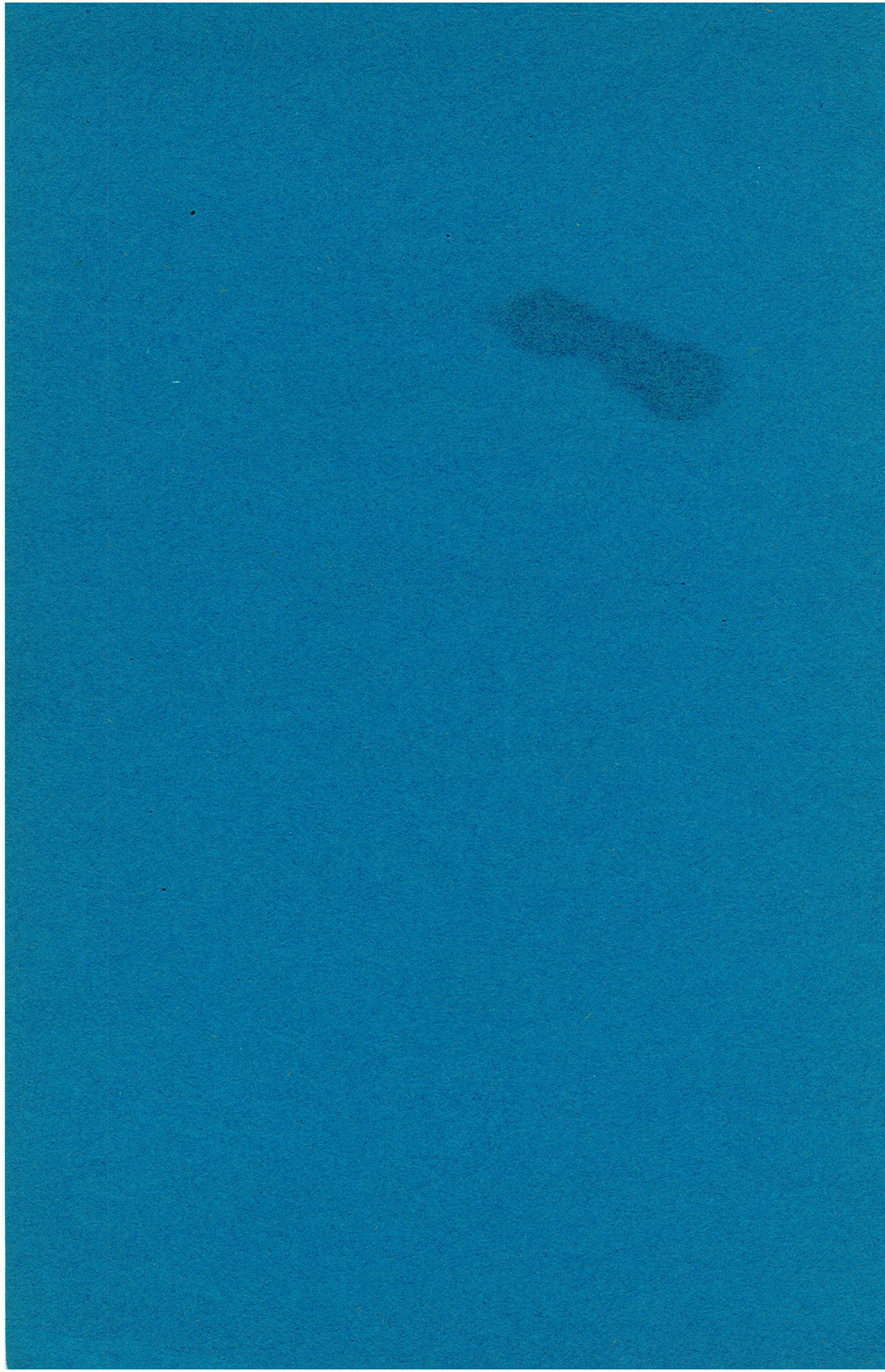
par

LORENZO CADIEUX, S.J.



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO
COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR, SUDBURY

- 1944 -



DOCUMENTS HISTORIQUES

No. 6

FONDATEURS DU DIOCÈSE
DU
SAULT-SAINTE-MARIE

par

LORENZO CADIEUX, S.J.



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO
COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR, SUDBURY

Cum permissu Superiorum

Nihil obstat

R. LIMOGES, *Prêtre-censeur*

Ottawa, le 7 novembre 1944

Imprimatur

† ALEXANDRE VACHON

Archevêque d'Ottawa

Préface

Les plus belles épopées ne sont pas écrites. Ce document sans prétention fournirait le sujet du plus exaltant des poèmes. La conquête obscure et laborieuse d'un vaste territoire à la foi par une poignée de missionnaires qui ont donné leur vie à la tâche, voilà ce qu'il veut esquisser. L'idéal était haut et la réussite est belle, si l'on considère qu'on a seulement voulu dessiner à grands traits l'histoire des missions nord-ontariennes de 1844 à 1904. Il faudrait des volumes pour développer ce plan.

Fondateurs d'un diocèse, ils l'ont été, ces hérauts de l'Évangile, arrivés dans tous les postes avec les premiers défricheurs et les premiers ouvriers, ouvriers et défricheurs eux-mêmes, prêchant de la parole et de l'exemple, se faisant "tout à tous" comme l'Apôtre. Les Specht, les Chazelle, les Point, les Baxter, les du Ranquet et tant d'autres, dont on verra les rayonnantes figures dans ces pages, sont les véritables pionniers de la civilisation dans nos régions, les maçons de Dieu qui, pierre à pierre, ont édifié son Église chez nous.

Un tableau succinct mais éloquent présente, en un seul coup d'œil, l'œuvre de ces géants. Si on fait le compte de toutes ces missions qu'ils ont ouvertes et développées, on couvre tout le territoire qui s'étend entre Fort-William et North-Bay, le diocèse actuel du Sault-Ste-Marie. Que de paroisses, aujourd'hui prospères et heureuses, leur doivent, qui une église, qui une école. Et quand l'œuvre était définitivement établie, sans regrets et sans reproches, ils la remettaient au clergé séculier, comme un bon ouvrier livre le travail commandé. Ils gardaient pour eux les missions où la tâche était à parfaire, les postes "trop pauvres pour faire vivre un curé", comme disait Henri Bourassa.

Il faut savoir gré à l'auteur de ce document de nous avoir présenté plus longuement et plus intimement cette grande figure du Père Specht. Sa vie et son œuvre supportent la comparaison avec celles de ses frères aînés, nos Saints Martyrs. Apôtre infatigable, véritable François Xavier par l'ardeur et l'insatiable énergie, le P. Specht est l'une des plus attachantes figures missionnaires de cette région, qui en a connu bien d'autres pourtant.

C'est l'œuvre de ces défricheurs qui se continue encore aujourd'hui dans le Nord-Ontario. Ils ont ouvert les paroisses et construit les églises, posant ainsi les assises de la civilisation catholique. Leur œuvre a prospéré. Leurs successeurs immédiats pouvaient déjà, en 1913, donner à l'organisation paroissiale le complément nécessaire de l'enseignement secondaire. Le Collège du Sacré-Cœur fut construit cette année-là, et a progressé depuis, fournissant, en plus des professionnels et des industriels, le clergé qui doit continuer l'œuvre des premiers apôtres. Et ce progrès ne semble pas près de s'arrêter !

Ce document est modeste, comme il convient à un éloge fait par un membre de la famille à ses frères. Mais combien l'héroïsme traditionnel des missionnaires jésuites ne se dédit pas dans ces pages! combien ces apôtres qu'on nous présente sont dignes de leurs ancêtres, fondateurs de chrétiens sur tous les continents: les Xavier, les Ricci, les Brébeuf, et les Jogues! La Compagnie de Jésus est toujours fidèle à la devise de son fondateur: Ad majorem Dei gloriam.

Mgr Stéphane CÔTÉ, P.D.

Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie

Une page d'histoire sur le diocèse du Sault-Ste-Marie ne serait-elle pas d'intéressante actualité — à l'occasion de ce Congrès tenu à Hamilton — puisque, dix-sept ans durant, le premier évêque de Hamilton, Mgr John Farrell, dirigea le développement religieux des missions qui formeront plus tard notre diocèse ? (1)

Le présent travail rappellera les grandes lignes d'un apostolat missionnaire de soixante ans (1844 à 1904). Le curieux qui s'aviserait de chercher des documents historiques sur notre diocèse serait déçu. Rien ou presque rien n'existe dans les textes d'histoire. Dans les vingt-trois volumes de «CANADA AND ITS PROVINCES», on trouve une demie page; à peine un peu plus dans «THE CATHOLIC ENCYCLOPEDIA». Restent deux volumes des «LETTRES DES NOUVELLES MISSIONS DU CANADA» et les Archives des différents diocèses dont relevaient les missions de l'Ontario-Nord. Celles-ci furent rattachées en tout premier lieu au diocèse de Québec, puis à celui de Kingston en 1826, de Toronto en 1842, de Hamilton en 1856 et de Peterborough en 1882.

Vingt-deux ans plus tard, Rome croit l'heure venue de diviser le diocèse de Peterborough. Le 16 septembre 1904, le diocèse du Sault-Ste-Marie était fondé. Il englobait les districts d'Algoma, de la Baie-du-Tonnerre, la portion au nord et à l'ouest de celui de Nipissing, enfin les Iles Manitoulines. La principale partie chevauche le long de la voie ferrée du Pacifique Canadien, de North-Bay à Fort-William. Dans cet immense rectangle habitaient 31,064 catholiques, répartis comme suit: 20,064 Canadiens français; 6,000 de différentes nationalités et 5,000 Indiens. (2) Leur destinée fut remise entre les mains du nouveau chef spirituel, Mgr David-Joseph Scollard.

A sa fondation, le diocèse du Sault-Ste-Marie comptait 64 églises; les Pères Jésuites en avaient bâti 58, dirigeaient 14 paroisses sur 19 et toutes les missions indiennes.

Depuis soixante ans, les fils de saint Ignace évangélisaient la région. Ils avaient, à peu près exclusivement, fondé les missions et les paroisses qu'ils cédaient, l'une après l'autre, à leur évêque, à mesure qu'elles étaient suffisamment développées. Ils avaient ainsi participé largement à l'organisation du diocèse. L'évêque de Peterborough lui-même, Mgr Richard A. O'Connor en témoignait :

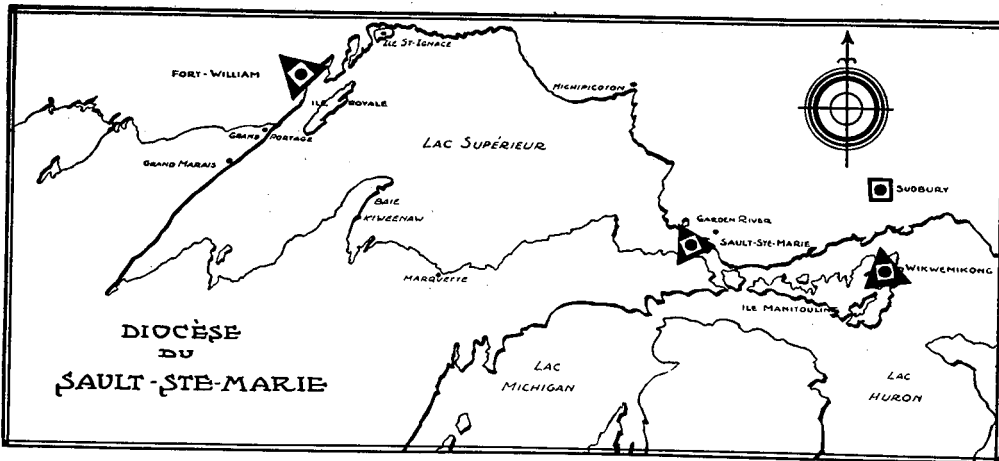
(1) Causerie donnée au Dixième Congrès de la Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, tenu à Hamilton, en octobre 1943.

(2) The Catholic Encyclopedia, t. XIII, p. 487.

“CE DIOCESE EST GRANDEMENT REDEVABLE AUX PERES JESUITES QUI ONT TRAVAILLE AVEC ZELE AU SALUT DES AMES. (3)»

L'action des missionnaires de la Compagnie de Jésus apparaît clairement dans l'histoire religieuse de l'Ontario-Nord. Evoquons cette œuvre apostolique.

La géographie diocésaine autant que le déroulement chronologique des faits divisent naturellement cette étude en deux parties: les MISSIONS INDIENNES, et les MISSIONS CHEZ LES BLANCS. Les premières, formant un vaste réseau encerclant les lacs Supérieur, Nipissing et la Baie Georgienne, étaient desservies par les résidences centrales: Wikwémikong, Sault-Ste-Marie et Fort-William; elles reçurent une vive impulsion en 1844, à l'arrivée des Pères Jésuites. Les secondes, les missions blanches, datent de 1883, lors de la construction du grand transcontinental, le Pacifique Canadien. A cette gigantesque entreprise, plusieurs milliers de cheminots travaillèrent. Au passage de cette légion d'hommes, armés de pioches et de pelles, surgissaient des postes, transformés aujourd'hui en paroisses florissantes: North-Bay, Sturgeon-Falls, Verner, Warren, Markstay, Sudbury, Chelmsford, et nombre d'autres jusqu'à Fort-William.(4)



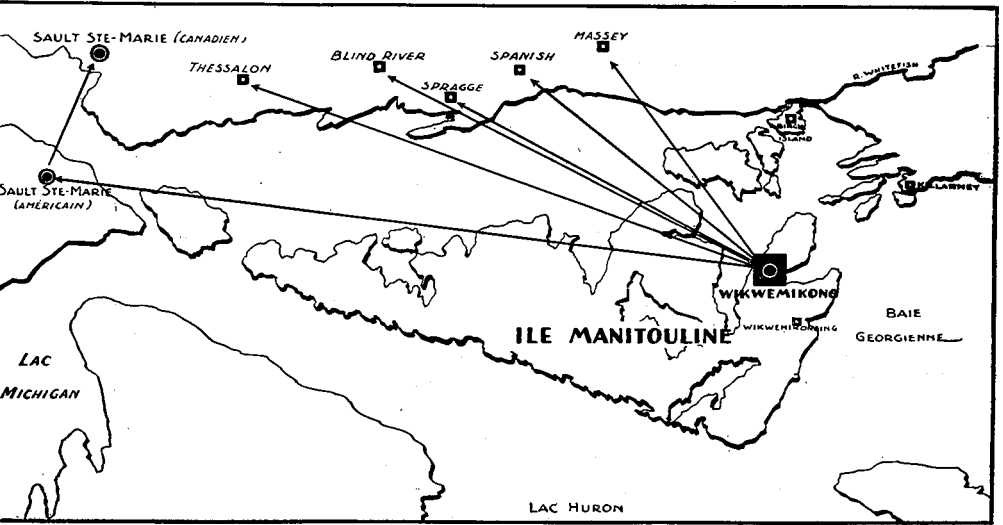
PREMIERE PARTIE : APOSTOLAT CHEZ INDIENS

«Je voudrais faire de mon diocèse une vaste mission. Et pour cela, il me faut des Jésuites pour les milliers de Canadiens

- (3) “This diocese is greatly indebted to your Society for the fidelity and the zeal exhibited by each and every member that has at any time labored therein...” Extrait d'une lettre datée du 7 décembre 1904 et adressée au R. P. E. Lecompte, provincial des PP. Jésuites au Canada. Archives du Collège Ste-Marie.
- (4) Documents de La Société Historique du Nouvel-Ontario, n° 2. Aperçu sur les origines de Sudbury.

et d'immigrants de toutes races, éparpillés dans tout l'Ontario jusqu'aux confins de la Baie d'Hudson."

C'est par ces mots d'évangéliste que l'évêque de Toronto, Mgr Michael Power, s'adressait au Père Pierre Chazelle, supérieur des Jésuites au Canada, en 1842. Celui-ci accepta volontiers, d'autant plus que les Pères avaient une dette de reconnaissance envers lui. Les Jésuites, appelés par M^{sr} Ignace Bourget, venaient d'arriver au pays et se trouvaient sans demeure. Sur ces entrefaites, M. l'abbé Power, promu à l'épiscopat, laissait vacante sa paroisse de Laprairie. Il l'offrit aux Pères qui revinrent habiter dans l'ancienne résidence que les missionnaires jésuites Duperron et Poncet avaient fondée deux siècles auparavant.



Le Père Chazelle avait promis son concours. Rome et Paris approuvèrent. Aussi, le 30 juillet 1843, les missionnaires Pierre Point et Jean-Pierre Choné, accompagnés de leur supérieur, débarquaient à Sandwich, la dernière paroisse à l'ouest du diocèse de Toronto. Après soixante-deux ans d'absence, ils reprenaient cet héritage de famille, conservé jusqu'à la mort du Père Pierre Potier, en 1781.—Il n'appartient pas au cadre de ce travail de préciser les travaux accomplis à Sandwich, à Guelph et à Gatham où les Pères Jésuites fondèrent la première paroisse.

L'année suivante, le Père Chazelle établit deux missions indiennes: l'une à l'île Walpole, qui échoua devant une hostilité diabolique, et l'autre à l'île Manitouline. Son rêve d'apôtre l'emportait toujours plus loin jusqu'aux rivages du lac Supérieur pour y combattre les faux dieux. Mais les forces de cette nature dynamique s'épuisèrent. Il s'éteignit sur une presqu'île du Lac Michigan comme le célèbre découvreur du Mississippi,

le Père Jacques Marquette. Son programme d'apostolat, d'autres collaborateurs le réaliseront.

I—WIKWEMIKONG

C'est le 9 juillet 1844, à la brunante, que le Père Choné arrivait sur la première ligne de bataille des missions, à Wikwémikong, village de l'Île Manitouline, centre missionnaire considérable, point de départ de prodigieuses aventures spirituelles et nœud de ralliement de nombreuses nations outaouaises, odjibwées et algonquines. A la vue de cette région tant désirées, de grosses larmes coulèrent sur sa figure.

«Il me serait impossible, écrit-il, de dépeindre l'état où je me trouvais à ce moment, moi, le premier, j'allais prendre la place de nos anciens Pères et Frères qui ont arrosé de leur sang et sanctifié par leurs souffrances cette terre infidèle . . .» (5)

Cette terre infidèle, «demeure du Manitou», le Père Joseph-Antoine Poncet l'avait déjà évangélisée en 1648. Il y fonda une mission dévastée peu après par la guerre-éclair des Iroquois. Il tomba entre les mains de ces barbares et subit les mêmes tourments que les Saints Martyrs Canadiens, sauf la mort. Remis en liberté, il quitta le Canada, pérégrina de par le monde et termina sa carrière à la Martinique. Un humble bureau de poste perpétuait, jusqu'à cet été, le nom du premier missionnaire de la grande Île.

En 1670, une autre guerre repousse dans leur pays d'origine plusieurs bandes d'Ottawas, que suivit le Père Louis André, leur aumônier. Il paya cher son prosélytisme dans l'Île. Pour ne pas mourir de faim, il fut réduit à manger des mocassins et une espèce de fougère appelée «tripe de roche». (6) Il souffrit d'atroces douleurs d'estomac. Puis, la fondation de Détroit, en 1701, occasionna un second exode qui dépeupla l'Ontario-Nord. (7) L'Île Manitouline resta inhabitée jusqu'en 1833, date d'une immigration intense venue du Michigan. Jusqu'à cinq cents Ottawas traversèrent la frontière. M. l'abbé Jean-Baptiste Proulx, missionnaire à Pénétanguishene, reçut alors de Mgr Rémi Gaulin l'ordre de s'installer à la mission Sainte-Croix de Wikwémikong. (8) C'était en 1838. Il y devint curé de l'immense paroisse des Grands Lacs, se bâtit une chapelle; l'hiver, il administrait sa bourgade et durant la belle saison, il répétait ses courses et ses exploits dans un canot de fer blanc dont il était l'inventeur.

Un jeune homme l'accompagnait ordinairement, Ferdinand Roque, Canadien français établi à Killarney et dont la vie tient du roman d'a-

(5) Lettres des Nouvelles Missions du Canada, t. I, p. 135.

(6) R. C. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, vol. 55, p. 144.

(7) R. P. T. Couture, S.J., *Manitoulin, the Isle of the Ottawas*, p. 2.

(8) Rt. Rev. J. Walsh, *Jubilee Volume, The Archdiocese of Toronto*, p. 357. M^{sr} Rémi Gaulin, coadjuteur de Kingston, visita l'Île Manitouline en 1838.

ventures. A treize ans, il avait quitté Boucherville pour suivre M. Proulx dans ses missions. Il parlait à merveille l'odjibwé. Il devint professeur, interprète et catéchiste. Avec M. Charles de Lamorandière, il fut pionnier de Killarney. Il y mourut à 87 ans, vénéré comme un patriarche. (9)



Mission de Wikwémikong

Malgré son zèle dévorant, M. l'abbé Proulx ne suffisait pas à la tâche. Le secours lui vint des Pères Jésuites, appelés par Mgr Power. Celui-ci désirait les «voir sur toutes les lignes de son diocèse» (10). Monsieur Proulx comptait offrir l'hospitalité de sa cabane au Père Choné, mais le feu la réduisit en cendres. Il poussa la charité jusqu'à demeurer environ un an avec le nouveau venu pour l'initier au dialecte indien.

A partir de ce moment jusqu'à la fondation du diocèse du Sault-Sainte-Marie, 91 Jésuites travaillèrent au poste central de Wikwémikong; 42 prêtres et 49 frères coadjuteurs. (11) Ils organisèrent les œuvres essen-

(9) R. R. T. Couture, S.J., *Messageur Canadien*, août 1097.

(10) *Lettres des Nouvelles Missions du Canada*, t. I, p. 70.

(11) Voici la liste des prêtres: Jean-Pierre Choné, Joseph Hanipaux, Nicolas Point, Auguste Kohler, Dominique du Ranquet, Martin Féraud, Jean Blettner, Nicolas Frémiot, Paul Nadeau, Joseph Hébert, Alphonse Baudin, François Chambon, François-Xavier Santerre, Rodrigue Roy, Etienne Dufresne, Joseph Richard, Achilles Danel, Toussaint Lussier, Louis-Napoléon Dugas, Joseph Drolet, Julien Paquin, Gaston Artus, William Gagnieur, Eugène Lefebvre, Pierre Prince, Hormidas Caron, John McDonald, Augustin Delay, Pierre Gaume, Prosper Lamarche, François Maynard, Victor Renaud, Joseph Specht, Charles Bélanger, Pierre Hamel, Théotime Couture, Joseph Dulude, Eugène Papineau, Alfred Larue, Ernest Comte, Théodore Desautels, Anatole Mirault. Noms des frères coadjuteurs: Jean Vêroneau, John Callaghan, Joseph Jenneaux, James Sweeney, Martin Stoecklin, Michel Hogan, Timothée McNamara, Patrick Muldoon, Jean Roy, François-Xavier Barré, Charles Lavoie, James Clark, Michael Hickey, Joachim Koemstedt,

tielles à un centre missionnaire: école industrielle de garçons, école du soir, couvent de filles, confié aux Filles de Marie. Ils desservaient vingt et un postes en 1848, et soixante-quatre en 1890. Suivons l'un d'eux dans une randonnée apostolique. Après avoir visité les postes de l'Île, il gagnait la Rivière-aux-Sables, située près de Thessalon, ensuite Mississagué, Spragge, Massey, le Fort LaCloche, Killarney, Birch-Island (qui faillit connaître cet été, une renommée internationale lors du passage du président Roosevelt); puis, il entra dans la baie Georgienne: la Pointe-aux-Chrétiens, Owen Sound, Cape Croker. Il remontait au nord pour visiter les Nipissings (Peaux-Rouges du Lac Nipissing). Ceux-ci avaient connu les bienfaits de la foi grâce aux Pères Claude Pijart, Antoine Poncet, René Ménard, Isaac Jogues, Léonard Garreau, Charles Raymbault, illustres apôtres de toute la région des Grands Lacs, qui méritèrent l'éloge d'historiens même protestants.

Sur l'île Manitouline, Wikwémikong représentait la «Cité du bien» et Manitouwaning la «Cité du mal». L'éternelle lutte entre la vertu et le vice. Le Père Choné contrebalança l'influence induite des adversaires par une école industrielle. La construction de cet établissement comme celle du presbytère fut confiée à un expert charpentier, le Frère Jean Véronneau, un laborieux qui, à ses heures de détente, cultivait l'art de récolter, dans cette terre vierge, des navets de deux pieds et des citrouilles de cinquante livres!

Pour raffermir dans la foi les Indiens, l'instruction reste une nécessité de première importance. Le Père Choné composa un catéchisme en odjibwé et le Père Joseph Hanipaux, qui avait maîtrisé cette même langue en six mois, un livre de prières et de cantiques. Les Indiens prirent goût à leur littérature. En vue d'intensifier leur apostolat, les missionnaires se munirent d'une presse à imprimer. Ce fut la première dans le Nouvel-Ontario. Elle fonctionna plus de quatre-vingts ans.

En 1849, le Père Nicolas Point, frère du Supérieur de Sandwich et ancien collaborateur du Père J. de Smet dans les missions fondées aux Montagnes Rocheuses, trace les plans d'une nouvelle église; l'ancienne devenait trop étroite. Elle fut bâtie avec l'aide du Frère Joseph Jennesseaux, un miraculé de saint Joseph, un ami d'Ozanam, et un ouvrier compétent même dans l'art dentaire et chirurgical. Le 25 juillet 1852, par un splendide après-midi dominical, M^{SR} Armand Charbonnel, évêque de Toronto, ⁽¹²⁾ bénissait l'église en pierre de Wikwémikong, qui, après 91

Mathew Devine, Michael Kays, Alexandre Chénard, Louis Boily, George Brown, Georges Lehoux, Jean Brady, Denis Considine, Joseph Fortier, Henri Pelletier, Narcisse Genest, Patrick Goodwin, Antoine Fontaine, Daniel Murphy, Philias Dubord, Alphonse Trudel, Albert Duguay, Hormidas Lamothe, Léopold Daoust, Paul Comeau, Etienne Hébert, François Keough, Jacques Sheehan, Thomas Stakum, Azarie Gauthier, Joseph Bashnagel, John Chaneev, Hormidas Gervais, Joseph Lacroix, Adélar Leclerc, Paul Rainville, Alphonse Lamarche, Eugène Lefebvre, Joseph Tremblay, Philippe Sheehy.

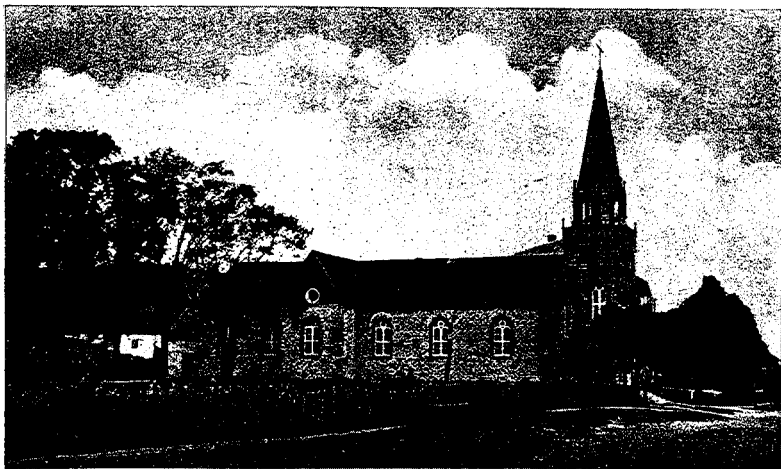
(12) Archives de la mission Ste-Croix de Wikwémikong.

ans d'existence ne bronche pas et demeure, au dire de nos missionnaires, leur plus belle église. Elle symbolise la stabilité pour l'Indien naturellement inconstant.

2—LA PORTE DE L'OUEST

A cause de sa position stratégique, le Sault-Ste-Marie devint le deuxième centre missionnaire auquel se rattachaient Garden River et dix-huit autres missions. Le Sault-Ste-Marie évoque un glorieux passé. C'est la porte de l'ouest qui donne sur le lac royal parcouru par les explorateurs tels que Duluth, Marquette, Joliet, La Vérendrye, les missionnaires tels qu'Allouez, Dablon, Nouvel, Albanel, les fondateurs de villes, les coureurs de bois et toutes ces vaillantes caravanes qui ont pointé leurs canots vers l'ouest, bien avant qu'une compagnie ferroviaire reliât par un ruban d'acier l'Atlantique au Pacifique.

C'est en 1641, devant une foule de 2,000 Sautaux, que les Pères Isaac Jogues et Charles Raymbault plantèrent, à quelque distance des rapides du Sault, le signe de la découverte, une croix. Vingt-sept ans plus tard, les Pères Jacques Marquette et Claude Allouez inauguraient la résidence appelée : **SAINTE-MARIE-DU-SAULT** ⁽¹³⁾ d'où Sault-Sainte-Marie. Trois chapelles y furent érigées à cette époque. Un siècle s'écoulera et les Pères reprendront avec joie leur ancienne mission, réalisation d'un rêve, reprise de contact avec cette terre riche en souvenirs de famille.



Eglise de Wikwémikong

Mais sur quelle rive, canadienne ou américaine, fallait-il construire? Du côté britannique, impossible; il y avait trop peu de familles et aucune

(13) Thwaites, Relations, t. 33, p. 224.

église en 1846. Le Sault américain, au contraire, possédait, outre une population dense, des mines de cuivre en exploitation, d'importants comptoirs de pelleteries, et depuis neuf ans, une école et une église bâtie par Monsieur François Pierz. Provisoirement, les Pères ne pouvaient habiter que de ce côté, quitte à passer sur la rive canadienne aussitôt qu'ils auraient la bonne fortune d'ouvrir une paroisse.



Constructeur du Wigwam de Dieu, le P. Point

En 1846, le Père Jean-Baptiste Menet fut nommé curé du Sault. Il succédait aux missionnaires François Haetscher (1834-36) et François Pierz (1836-45). En leur absence, un Français du nom de Biron, véritable apôtre laïc sans peur comme sans respect humain, cumulait plusieurs fonctions :

«Chantre à l'église, maître d'école à la maison, missionnaire des Indiens dont il avait épousé une femme, catéchiste des enfants, baptiseur des nouveaux-nés, marieur des nouveaux couples, consolateur des moribonds et enterreur de morts !» (14)

Le Père Menet fut chargé de convertir cette ville cosmopolite. Causeur charmant, érudit, parlant le russe, l'anglais et l'allemand, c'était l'homme tout désigné pour cette tâche. Il manœuvra «fortifier et suaviter» cette population flottante, en majorité métisse, aux allures défiantes, au teint cuivré, rouge, olivâtre et même noir. Confusion de races, de langues, de principes et de religions. L'esprit de vertige et d'erreur brouillait à

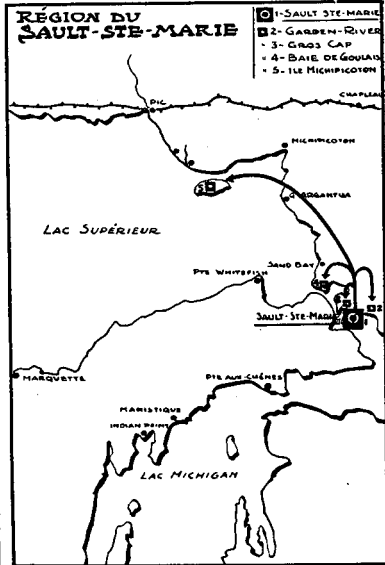
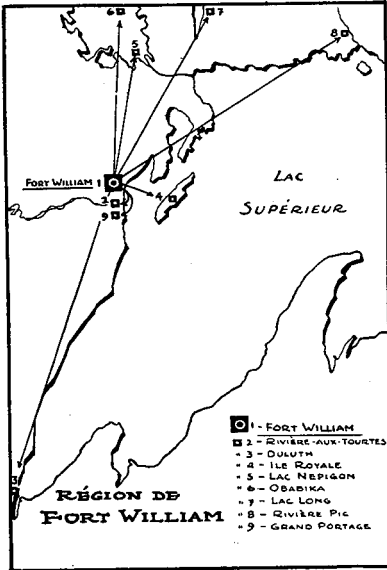
(14) Pierre Point, S.J., Histoire inédite de Sandwich.

tel point les têtes de la république américaine — cette Tour de Babel — que des combats à coups de bibles suivaient les discussions.

Le Père Menet raconte, dans une lettre datée de 1847, un combat entre douze ministres de couleurs diverses, qui évidemment n'étaient pas les douze apôtres. La scène se passe sur un vaisseau. Bible au poing, chacun discutait âprement:

“Un d'entre eux, ce devait être le méthodiste, saisit tout à coup d'un bel enthousiasme, embouche au milieu de tout le monde la trompette de prêcheur. On écoute avec attention le préambule, on admire même jusqu'à un certain point son air inspiré. Tout est bien jusqu'ici; mais arrivent bientôt les principes de la secte. Plusieurs commencent à secouer la tête, et particulièrement les ministres des autres sectes: on murmure quelques objections, puis on formule à haute voix, et voilà la guerre allumée. Chacun avec sa bible se croit fort, se croit invincible. — C'est cela. —

- Vous avez tort de l'interpréter de la sorte.
- Vous n'y entendez rien.
- Vous êtes un ignorant.
- Et vous, un grossier . . .



Bref, le combat du lutrin fut renouvelé. Heureux celui dont le bras avait plus de vigueur! Non moins heureux cet autre, adroit à parer les coups! Plus heureux et plus sages ceux qui, dès le commencement de la bataille, lâchèrent pied et se mirent par la suite à couvert des bibles volant dans les airs! Jugez de l'édifi-

cation des spectateurs qui avaient eu la précaution de se tenir à une distance respectueuse.

Une fois les esprits un peu calmés, on prie le prêtre catholique de vouloir bien émettre son opinion sur le sujet du débat. — Je n'ai point d'opinion à émettre, mais une décision à apporter : l'Eglise que Jésus-Christ a établie sur un fondement inébranlable et à qui il a confié le dépôt et l'interprétation de nos saints livres, a prononcé il y a longtemps. Sur ce point, il n'y a plus et il ne peut plus y avoir de discussion entre les catholiques. Comme ces Messieurs n'admettent pas l'autorité de l'Eglise, et que chacun d'eux enseigne comme bon lui semble, je craindrais un nouveau scandale. Ainsi, ayez la bonté d'excuser mon silence. Ces paroles furent approuvées.» (15)



Le P. Kohler dans une randonnée d'hiver

Du Sault-Ste-Marie, on desservait une vingtaine de postes sauvages, entre autres Garden River, qui deviendra un centre vers 1860. Les Pères Hanipaux et Choné firent tour à tour de courtes apparitions à cette mission, située à huit milles du Sault canadien. Le véritable fondateur de Garden River ou Rivière-au-Désert se nomme Auguste Kohler. Son zèle ardent s'y déploya une douzaine d'années. Premier médecin-chirurgien du Nord Ontario, diplômé de la Sorbonne de Paris, il soignait aussi dextrement les corps que les âmes.

(15). Lettres des Nouvelles Missions, t. I, p. 300.

A l'arrivée du missionnaire, en 1848, l'atmosphère était hostile. Les premiers venus à Garden River glissèrent vers le protestantisme parce que, croyaient-ils, la religion du roi devait être la meilleure. Argument décisif pour eux! A toutes les décades, les Chefs envoyaient un délégué à Toronto pour s'enquérir quelle était la religion des souverains. — «La religion anglicane», s'empresaient de répondre les habitants de la Ville-Reine.

Le champ d'action du Père Kohler s'étendait sur trois cents milles le long de la Rivière Ste-Marie, empiétant sur les bords des lacs Huron et Supérieur. Il visitait Batchewana, Gros Cap, Michipicoton Island, Ile Parisienne, la Baie de Goulais que l'illustre vicaire apostolique du Haut-Michigan, M^{re} Frédéric Baraga, dota d'une chapelle. (16)

Ce n'était pas facile d'instruire ces débris de tribus, disséminés sur un rayon immense, campés au bord d'un lac, d'une rivière ou d'une île. Pour atteindre ces nomades, le Père Kohler parcourait les chemins, bravant les tempêtes, gelant des pieds, enfonçant trois fois sous la glace, risquant sa vie comme le Père Hanipaux qui, égaré dans une tourmente, dut coucher sur la neige, sans feu ni nourriture, n'ayant en guise de poêle que deux chiens pour le réchauffer. Un jour de novembre, accoutré en coureur de bois, tête nue, blague et pipe pendues à la ceinture, chapelet et crucifix au cou, il court administrer un mourant. Il portait des souliers de peau de chevreuil, perméables, hélas! Le matin de son départ, la glace était en partie fondue. Le missionnaire marcha toute la journée dans l'eau froide, franchit quelques mares sur des bûches flottantes et si glissantes qu'il prit un bain glacé. Il se compta très heureux d'arriver au terme de son voyage, les deux jambes encore intégralement accrochées à son corps. Voilà quelles épreuves attendaient tout missionnaire qui affrontait les missions de l'Ontario-Nord, missions réputées alors les plus rudes du monde.

L'an 1850 réservait au Père Kohler le plaisir de rencontrer Lord Elgin, Gouverneur Général, et de causer à bord de son vaisseau. Il en profita pour réclamer justice. Le capitaine Anderson cherchait à exproprier injustement les Indiens catholiques et refusait la concession de quelques lopins de terre pour l'ouverture d'une chapelle, d'une école et d'un presbytère. Grâce à un stratagème, il déjoua cet agent Anderson, poussa les Indiens catholiques à présenter un écrit aux chefs protestants. Ils le signèrent. La teneur du document assurait aux catholiques la possession de huit arpents de terre. Le Père Kohler d'écrire: «Je me suis mis aussitôt à défricher. Je travaillai fort et ferme à achever une petite chapelle. Quand la croix parut sur le clocher (en juillet 1852) les catholiques la saluèrent par des coups de fusils». (17)

(16) Verwyst (Chrysostome) O.F.M., *Life and Labors of Rt. Rev. Frédéric Baraga*, p. 337.

(17) *Lettres des Nouvelles Missions*, août 1852 : «C'est le jour de la fête de saint Vincent de Paul que j'ai pu dire la messe dans cette chapelle, la première que j'ai eu le bonheur de pouvoir élever en l'honneur du vrai Dieu. Pour engager notre bonne Mère à faire là ses preuves, c'est au Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, que j'ai consacré cette mission».

Entreprenant, audacieux et généreux jusque dans la mort. Rappelé à New-York par son supérieur, il s'embarqua en octobre 1871. Une violente tempête poussa le vaisseau sur les récifs de la Pointe Gat, située entre l'Île Manitouline et la presqu'île de Bruce. L'unique rescapé raconte que le Père céda sa place à un autre dans la chaloupe de sauvetage. Après avoir exhorté et béni l'équipage, il s'enferma dans sa cabine pour y prier.

Les flots qui baignent les rivages évangélisés par cet ardent missionnaire recueillirent comme une relique le corps de l'homme de Dieu et le gardent religieusement comme dans un suaire.

3—LA TETE DES GRANDS LACS

En 1847, tout le littoral du lac Nipissing au Lac Supérieur était jalonné d'une constellation de croix. Les apôtres de la Baie Georgienne circulaient sans trêve, de postes en postes, d'anneaux en anneaux, le long de cette belle chaîne de missions, notre futur diocèse.

Le Fort — aujourd'hui Fort-William — s'enrichissait, en 1847, d'un des plus importants comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Des centaines de Peaux-Rouges y descendaient pour la traite des pelleteries. Au milieu de cette foule d'Indiens campés près du Fort, quelques-uns se distinguaient par leur belle tenue morale: c'étaient les chrétiens. Les autres, des païens, manifestaient un vif désir de connaître la prière française (entendez la religion catholique) qui transformait les cœurs avec les vies. Après la réunion du Grand Conseil, une députation descendit à Wikwémikong pour obtenir un missionnaire. La Providence leur envoya le Père Choné.

Homme courageux, d'une force herculéenne, champion de la foi, il venait de confondre à Owen Sound cinq ministres protestants qui l'avaient défié. Les pseudo-réformés avaient choisi intentionnellement la langue indienne pour la discussion publique. Ils escomptaient emberlificoter le pauvre jésuite qui étudiait cette langue depuis deux ans seulement. Leur illusion se dissipa vite quand ils s'aperçurent que leur adversaire maîtrisait l'odjibwé tandis qu'eux ne proféraient que des sons rauques. La discussion tourna à l'anglaise, et, encore sur ce terrain, ils récoltèrent ridicule et confusion.

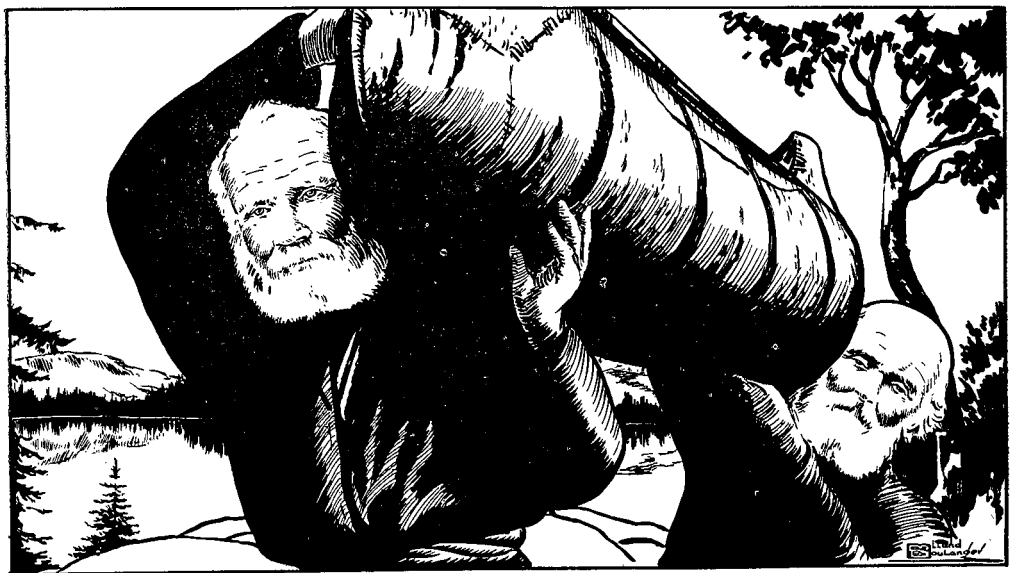
Le P. Choné se rendit d'abord à la Rivière-aux-Tourtes, village situé aux frontières canado-américaines. L'esprit hostile des Indiens et le problème des vivres occasionnèrent son départ pour Fort-William, en juillet 1849.

Cette ville, bâtie à l'embouchure de la rivière Kaministiquia, date son origine officielle de l'époque française. Le célèbre coureur de bois et fondateur de cités, Daniel Greysolon, sieur Duluth, construisit en 1678 un fort pour détourner le courant des fourrures, établi entre les Indiens de l'Ouest et les Anglais de la Baie d'Hudson. Quarante ans après

Robutel de la Noue bâtissait un second fort, nommé Kaministiquia. Au début du XIX^{ème} siècle, la Compagnie du Nord-Ouest l'acheta. Pour honorer William McGillivray, directeur de cette richissime compagnie, l'on changea l'ancien nom — Le Fort — en celui de Fort-William.

Dans cette nomenclature, n'oublions pas les aventuriers du Christ. Les Pères Claude Allouez, Jacques Marquette, Jean-Pierre Aulneau, martyrisé par les Sioux, Charles-Michel Mésaiger; ces deux derniers jettent même les bases d'une résidence en 1735.

Vers 1818, Mgr Octave Plessis envoya deux missionnaires dans la région des Grands Lacs. Grâce à lui, pendant les étés de 1818 et 1819, ⁽¹⁸⁾ deux prêtres canadiens exercèrent le saint ministère au Fort, MM. les abbés Pierre-Antoine Tabeau et Joseph Crevier. Ce dernier, d'une force prodigieuse, mit souvent à la raison les matamores (bouleys) des chantiers et des postes de traite. MM. Tabeau et Crevier méritèrent le titre de premiers missionnaires séculiers de l'Ontario-Nord. D'autres les imiteront.



Les «portageux», les Pères du Ranquet et Choné

En 1849, c'est le tour des Jésuites. A son arrivée, le Père Choné dédia la nouvelle résidence à l'Immaculée-Conception. Peu après, sa petite colonie entre dans la crise de croissance. Au cœur de l'hiver, un incendie dévore la maison inachevée; une série de mortalités scandalisa

(18) Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1928, 1929, pp. 123, 125.

les faibles et fournit aux inévitables mécontents un prétexte à saboter l'œuvre divine. Mais la Vierge Marie rétablit le calme. Les aborigènes déboisèrent et cultivèrent leurs champs. Une belle église construite au cœur de la réduction, en 1852, prêchait cette tranquillité et cet éloignement de la ville dont les Indiens ont tant besoin pour ne point retourner aux bassesses du vieil homme.

La même année, le Père Nicolas Frémiot avait la joie d'évangéliser les 400 Indiens du Lac Népigon. L'expérience lui avait enseigné qu'il fallait parler la langue des indigènes pour les convertir et se les attacher. Il étudia l'odjibwé avec une telle ardeur qu'il la préférait même au grec, à cause de son harmonie et de sa prodigieuse richesse sonore et verbale. «Depuis que je commence à m'initier aux beautés de la langue indienne où j'ai fait des progrès autrement rapides que dans celle de Démosthènes ou de Cicéron, depuis que j'ai entendu couler de ces lèvres, que notre dédain se plaît à flétrir du nom de sauvage, une parole si facile, si douce, si mielleuse, si naturellement éloquente et même si énergiquement séduisante, je me persuade que la nature ne fut point avare envers les sauvages sous le rapport du don de la parole et je cesse d'envier à la Grèce ses beaux parleurs.» (19)

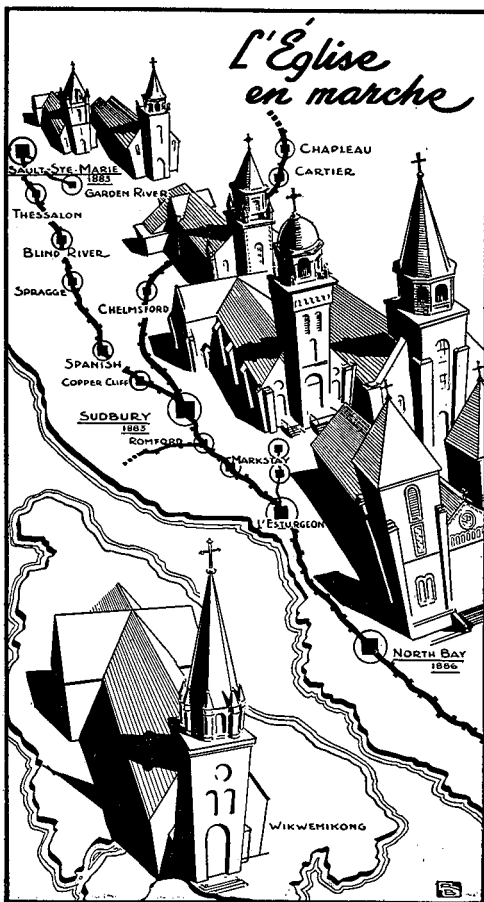
La mission de Fort-William accueillit, en 1852, celui à qui l'on décerna le titre de «héros du Lac Supérieur» : le Père Dominique du Ranquet, un Français issu d'une famille ultramontaine comptant cinq Jésuites et un zouave pontifical. Il exerça un apostolat de 58 ans dans les missions de l'Ontario-Nord, dont 25 dans la région du Lac Supérieur. Lui et le Père Choné, ces géants de la forêt, travaillèrent ensemble pendant un quart de siècle. Par la longueur et l'intensité de leurs travaux, on considère ces deux jésuites comme les fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.

Facilement, on peut retracer l'itinéraire du Père du Ranquet à l'aide de son journal composé durant ses voyages et rédigé en style télégraphique. «Sa plume court en toute liberté sur de nombreuses feuilles blanches, à la façon de ses chiens sur les plaines enneigées.» Ce journal de 756 pages est écrit, parfois sur une roche, souvent à la lueur d'une bougie, sans aucune prétention littéraire, mais non sans mérite historique. Il ressuscite devant notre imagination ébahie la rude vie du missionnaire ontarien, avant les facilités de locomotion que multipliera le chemin de fer.

A la fin du mois de mars, il se préparait à ses lointaines randonnées comme son précurseur, le Père Claude Allouez. En moins de quatre jours, sa traîne sauvage, tirée par des chiens, franchissait plus de 100 milles et le transportait au lac Népigon. — Aujourd'hui, on se sert des ailes de l'avion. — Il y arrivait au moment de la débâcle. Aussitôt

(19) Lettres des Nouvelles Missions, t. II, pp. 11 et 127. C'est aussi l'opinion des PP. Martin Férard, Pierre Potier, Théotime Couture et de tous les indionologues.

la glace partie, des canots venaient de tous les points de l'horizon. Le missionnaire circulait de groupe en groupe ou rassemblait ses ouailles à Sand-Point, Grand-Baye, Nepigon-House; quelquefois il les poursuivait jusqu'à Ombabika. De cet endroit, il enfilait un cours d'eau, s'engageait dans les rivières et les portages qui le conduisaient au Lac Long, à 250 milles plus loin.



Après un fructueux ministère fécondé par la souffrance et des fatigues inouïes, il descendait la rivière du Pic jusqu'au Lac Supérieur, arrêtait à Michipicoton, revenait à Fort-William où il saluait le Père Choné, puis reprenait le large en direction du Sud. Sa silhouette dynamique s'évanouissait dans le brouillard pour reparaître au Grand Portage, au Grand Marais, à l'Île Royale où habitaient les Grands Couteaux, (c'est-à-dire les Américains dans la langue des Sauteurs). Un voyage de 1000 milles, accompli au printemps et à l'automne.

Un tel régime pendant vingt-cinq ans nécessitait des nerfs d'acier, non moins qu'un esprit de sacrifice peu ordinaire. Dans ses voyages, le Père du Ranquet portait sur son dos sa chapelle et une couverture, se nourrissait au hasard des occasions, traversait des forêts inextricables, marchait des journées entières, dormait au clair des étoiles. Il ne s'accordait aucun soulagement; jamais le moindre mouvement pour chasser les moustiques, jamais un signe de douleur, même après une longue expédition, quand le cou et les mains étaient en sang. (20) Il voyageait aux plus mauvaises époques de l'année afin de trouver l'Indien au logis. A la face de notre monde apeuré par la souffrance, épris de confort et de «climatisation», cet homme prend figure d'un héros du moyen-âge. Pourtant, il vécut à notre époque, il mourut en 1900.

1870 marque plusieurs événements d'intérêt missionnaire: l'ouverture du chemin Dawson qui relie le Lac Supérieur au Lac des Bois, l'ouverture d'une école de filles avec pensionnat à la charge des Dames du Sacré-Cœur de Marie. C'est l'année d'une épidémie célèbre qui décime la population. Trois missionnaires se portent à la rescousse: les Pères Jean Bletner, Richard Baxter et le fondateur de la paroisse de Port Arthur, le Père Charles Vary. Quelques années passent et le Père du Ranquet quitte le Fort avec ses missions crucifiantes. Ses successeurs — une trentaine environ — scanderont leur vie sur le même rythme d'abnégation, avec le même zèle inextinguible, (21) avec la même patience inlassable à consoler et à entendre, au fil des heures, la chanson dolente des joies et des peines de ces enfants des bois.

DEUXIEME PARTIE : APOSTOLAT CHEZ LES BLANCS

Jusqu'à l'époque de la Confédération, les cadres de l'apostolat étaient nécessairement restreints aux villages indiens en bordure des lacs Huron, Supérieur et Michigan. Ils s'élargirent lors de la pénétration des Blancs dans le Nouvel-Ontario, jusqu'à se confondre, en 1904, avec les frontières d'un nouveau diocèse, celui du Sault-Ste-Marie.

Ce rapide développement religieux invite à rechercher quelles influences ont accéléré le mouvement démographique dans l'Ontario-Nord.

FACTEURS DE DEVELOPPEMENT

Vers 1870, l'industrie forestière naissait dans le district d'Algoma. Les compagnies de bois exploitaient les chantiers le long des rivières qui se jettent dans le Canal du Nord et dont les eaux baignent l'Île Manitouline. Des Canadiens français en grand nombre affluèrent dans ces

(20) Le Messager Canadien du Sacré-Cœur, 1901.

(21) La charité désintéressée du P. du Ranquet lui avait attiré de nombreuses sympathies chez les Bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Lorsqu'il quitta Fort-William, M. Ironside lui dit aimablement: "Les ministres protestants font beaucoup de bruit, mais les missionnaires font mieux: ils travaillent et mettent la main à la pâte; ils ne se mêlent pas des affaires de la "Hudson Bay".

chantiers puis s'établirent sur les terres.⁽²²⁾ Grâce à ces défricheurs audacieux, qui puisaient leur force d'âme près du missionnaire, un nouveau royaume s'ouvrait à l'expansion catholique et française.

Une douzaine d'années plus tard, la découverte d'un immense gisement cupro-nickélicifère attire dans la région de Sudbury des équipes de prospecteurs. Ils repèrent les mines Copper-Cliff, Stobie, Creighton. De partout les acheteurs accourent. Les compagnies anonymes s'organisent à coup de millions et embauchent une main-d'œuvre nombreuse pour l'exploitation de ce trésor minier.

Cependant la principale cause du développement de tout l'Ontario Nord remonte à la construction du chemin de fer Pacifique Canadien. Entreprise gigantesque: 900 milles de voie ferrée à dérouler à travers des forêts et des collines rocheuses, au-dessus des crevasses et des rivières qui fragmentent le sol de la contrée. La ligne était divisée en quatre tronçons: du lac Nipissing à Sudbury, de Sudbury à Chapleau, de là à Fort-William; enfin l'embranchement du Sault-Ste-Marie.

En 1882, les cheminots du Pacifique Canadien pénétrèrent dans le Nouvel-Ontario. Cette région formait à cette époque une partie du diocèse de Peterborough, régi par M^{sr} François Jamot. L'évêque appelle les Jésuites à son aide et leur donne pour tâche de desservir les milliers d'ouvriers qui s'en vont poser, comme en courant, les deux bandes d'acier le long des rivières, dans les plaines et sur les pentes des montagnes. Trois missionnaires répondent à l'appel. Leur centre de ralliement est Sudbury.⁽²³⁾ De là, ils rayonnent, un vers l'est jusqu'à North-Bay, un deuxième vers l'ouest. D'autres accompagneront les ouvriers d'Algoma au Sault-Ste-Marie, et de Chapleau à Port-Arthur.

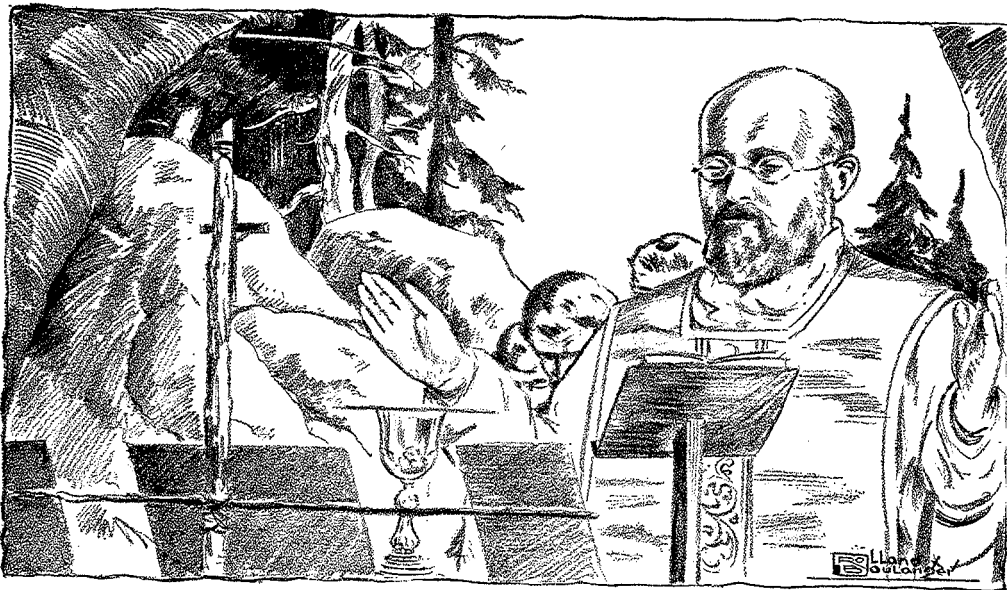
Pendant quatre ans, de 1882 à 1886, les Pères François-Xavier Santerre, Louis Côté, Hormisdas Caron, Richard Baxter, Olivier Neault, Jean-Baptiste Nolin, Joseph Specht, furent missionnaires-chapelains des cheminots du Pacifique Canadien. Ils visitaient tous les postes échelonnés le long de la voie ferrée. Vie rude, éreintante, hérissée de sacrifices; vie sans confort dans les campements et les centres en formation. Ces missionnaires, toujours en mouvement, chapelle portative au dos ou au bout du bras, voyageaient à pieds ou en voiture, déchirant parfois leur soutane parmi les débris des roches dynamitées. Dans ce pays neuf où la majorité des travailleurs était catholique, ils maintenaient le port de la soutane. Ils étaient bien les Robes Noires pour les Peaux-Rouges comme pour les Blancs, et ne s'inquiétaient pas des effarouchements de quelques fanatiques ombrageux.

(22) Sur ce sujet, on peut consulter un dépliant fort instructif publié par La Compagnie du Pacifique Canadien en 1888 et intitulé: "Description des terres à coloniser dans Algoma et l'Ouest d'Ontario". Ce feuillet de propagande renseignait le public sur les richesses de la région: faune, flore, sous-sol, moulins en opération et valeur des terres, "ici les terres du gouvernement se vendent 20 sous l'acre et les terres défrichées valent de \$2.00 à \$20.00 l'acre.

(23) Lecompte (Edouard, S.J.) Les Jésuites au Canada, T. 2. manuscrit.

Ils logeaient chez des familles hospitalières, plus souvent dans des chantiers malpropres où les lits étaient superposés, le long des murs, comme dans les cabines de vaisseau. Ils couchaient sur la dure: deux planches garnies de foin et d'une couverture. Entre les fentes du mur, le vent chantait, et, au travers du plafond, les nuages laissaient tomber quelques gouttes de leurs eaux bienfaisantes! Tel était le genre de vie des employés du chemin de fer. A ce régime malsain, le Père Specht attrapa plus de rhumes en un mois que durant deux ans de missions, chez les Indiens du Lac Supérieur. Il écrit: «Obligé d'être assis dans un coin du chantier pendant quatre ou cinq heures consécutives, occupé à entendre les confessions, je sentais le vent frapper sur ma nuque» (24)

Durant les travaux, on n'eut à déplorer aucun désordre sérieux parmi les travailleurs de toute nation. «Les Jésuites et les Oblats, disait Sir Thomas Shaughnessy, ont été d'importants facteurs dans le maintien du bon ordre des 40.000 hommes, employés à construire la voie ferrée.»



Le Père Nolin, l'apôtre de Sudbury

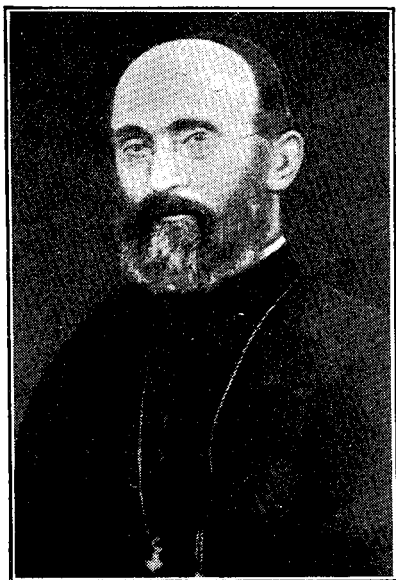
NAISSANCE DES PAROISSES

Voici comment les paroisses prirent naissance. Après le passage des équipes de bûcherons, de terrassiers, de constructeurs, d'artisans de

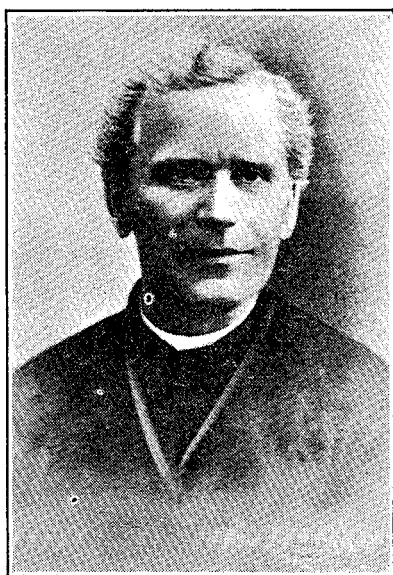
(24) Extrait d'une lettre au R. P. Hudon, S.J., datée du 26 sept. 1883. Ailleurs, on trouve une note plus joyeuse. Il se plaît en compagnie des familles canadiennes-françaises. Leur foi le charme.

tous métiers, population flottante en marche vers l'ouest, venaient des colons plus stables, cheminots ou employés de scieries que le commerce de plus en plus intense du bois multipliait partout.

Des agglomérations se forment, des hameaux apparaissent, des villages s'organisent. Le prêtre accourt, une chapelle s'érige bientôt autour de laquelle, comme autour d'une mère, se groupent les cabanes d'ouvriers, de défricheurs, de ces héros de la civilisation envahissante. On invite les amis d'en-bas; voilà que, de l'extérieur et plus encore par la simple vertu de l'admirable fécondité canadienne, ces villages se transforment en belles paroisses qui s'accrochent à la ligne du Pacifique Canadien comme autant de lingots d'or à une chaîne de fer. C'est l'histoire de North-Bay, Sturgeon-Falls, Verner, Warren, Markstay, Sudbury, Chelmsford, Cartier,



P. JEAN-BAPTISTE NOLIN, S.J.
1883-84



P. LOUIS CÔTÉ, S.J.
1884-85

Chapleau, ⁽²⁵⁾ Port-Arthur, Fort-William; et sur l'embauchement du Sault-Ste-Marie: Copper-Cliff, Espanola, Massey, Blind-River, Thessalon... Par la fondation de tous ces postes spirituels, les laborieux missionnaires ne posaient-ils pas les bases du futur diocèse du Sault-Ste-Marie?

(25) En 1883, 1884, la plupart des stations n'avaient pas encore leur dénomination actuelle. On les désignait par le nom du contremaître qui avait la charge d'une section ou du campement. Dans son journal, le Père Specht releva les noms suivants: Charles de la Ronde, Darby, Moore, Lepage, Goulais, Foley, Ducase, Ouellette, Langis, Marcoux, Frison situé à 5 milles de Markstay, Talbot, McCormick, Robichaud, Côté... A Schreiber, le contremaître portait le nom de Pouliot.

Cette vue d'ensemble appelle quelques précisions. Arrêtons-nous à Sudbury. De ce poste d'observation, nous aurons toute facilité pour suivre le va-et-vient des missionnaires et leurs conquêtes.

«SUDBURY naquit d'une locomotive», a dit un humoriste. En 1883, le Pacifique Canadien y amenait plus de mille ouvriers pour la construction de la voie ferrée. Cependant, Sudbury a été baptisé chrétiennement par le Père Joseph Specht, premier missionnaire de la région, et ajoutons, premier prêtre ordonné dans le diocèse le 22 mai 1880, à Fort-William. Il dit la première messe au cœur de la future cité du nickel, le 30 mars 1883.

Avec les terrassiers survenait, au mois d'août, le Père Jean-Baptiste Nolin, fondateur de la paroisse Sainte-Anne-des-Pins, nom primitif de Sudbury, emprunté à la magnifique pinière qui couronnait alors les collines environnantes.

Le Père Nolin ne tarda pas à comprendre que le zèle du missionnaire ne devait pas se contenter d'accompagner les équipes d'ouvriers en route vers l'ouest, mais pourvoir aux besoins spirituels des stationnaires qui fixaient en grappes leur demeure le long de la voie. Le pays se colonisait. Bientôt, il faudrait des églises. Où serait la première ? Sudbury, centre ferroviaire, parut au Père Nolin l'endroit le plus avantageux.

Inutile de songer à édifier un monument dans la forêt. La maison qu'on bâtirait serait à la fois presbytère et chapelle provisoire. Les pins servirent à élever les murs. Mais les fenêtres, les portes devaient venir de loin. Le Pacifique Canadien n'avait pas encore atteint Sudbury, et c'est à regret qu'il consentit à les transporter jusqu'au terminus d'alors, au lac Ramsay. Là, le Père se fabriqua un radeau avec les planches de ses portes. En deux jours, il réussit à traverser. Du lac au village, il restait un mille et plus à parcourir, par d'affreux chemins. Heureusement, le contremaître-inspecteur était un excellent catholique. M. Raphaël Melanson, père du premier archevêque de Moncton, prit sur lui, au risque de perdre sa charge, de mettre à la disposition du Père Nolin hommes et chevaux de la Compagnie. Les chefs, qui savaient apprécier ses services, fermèrent les yeux.⁽²⁶⁾

En arrivant à Sudbury, le Père Nolin campa sous la tente. Mais septembre est froid, près de la ligne de faite (hauteur des terres). Il s'érigea un presbytère-chapelle, la première chapelle qu'il inaugura, la même année, en la fête de Noël. Quelques mois plus tard, la première école du Nouvel-Ontario ouvrait ses portes à une douzaines de petits espîgles qui n'avaient de blanc que leur âme. Cette œuvre, le Père Nolin avait réussi à la mettre sur pied grâce à une séance dramatique et musicale, à un vaudeville, devrait-on dire, où la musique à bouche rivalisait d'entrain avec l'accordéon pour étourdir les gars des chantiers.

Après un an, le Père Nolin retournait à Montréal pour y promouvoir

(26) Notes manuscrites du P. J.-A. Desjardins, S.J.

la dévotion au Sacré-Cœur, fonder le *Messenger Canadien*, organiser l'Apostolat de la Prière au Canada et dans les centres franco-américains.

A L'EST ET A L'OUEST DE SUDBURY

Le Père Louis Côté lui succéda comme curé et supérieur des aumôniers du chemin de fer. La nouvelle résidence multiplia vite son rayonnement. Elle servit de pied-à-terre aux missionnaires. Le Père Côté visitait les postes établis à l'est de Sudbury. C'est à lui que revient le mérite d'avoir commencé la construction de la première chapelle aux endroits suivants : à North-Bay, ⁽²⁷⁾ à Sturgeon-Falls, à Verner et à Warren.

En mai 1886, le Père J. Sinnett devint le premier curé de North-Bay. Il desservait aussi Sturgeon-Falls. Quatre mois plus tard, à la demande du T. R. P. Général de la Compagnie de Jésus, la paroisse de North-Bay et sa desserte furent remises au clergé séculier.



P. HORMIDAS CARON, S.J.
1885-89

A *Verner*, les Pères Côté, Hormidas Caron, J.-B. Meloche, Hudon exercèrent le saint ministère auprès des pionniers venus des environs de Joliette, de Saint-Gabriel de Brandon, et même d'un centre franco-américain, Holyoke. En 1890, le Père E. Devine dit la messe dans la station du

(27) A North Bay, un ministre protestant, M. Silas Huntington, avait précédé le Père Côté dans le ministère de la parole. Il donnait ses prêches dans un vieux wagon branlant. Un chroniqueur raconte le trait suivant. Lorsqu'un impoli interrompait ou ennuyait le pasteur par ses remarques intempestives, aussitôt celui-ci interpellait un colosse aux cheveux roux du nom de Bill: "Throw him out, Bill". Et Bill, en bon cerbère, se tournait vers l'importun en vociférant d'une voix tonitrue: "You, keep quiet, another peep out of you and out you go."

chemin de fer, quelques mois avant la construction d'une chapelle. L'année suivante, Verner dépendait de Sturgeon-Falls, nouvellement érigé en paroisse.

Warren a posé à ses origines un geste historique. Une cérémonie religieuse s'y déroula, probablement le 1er mai 1883, à quatre milles environ du village actuel. Pour répondre au désir des cheminots, la plupart venus des vieilles paroisses du Québec où Dieu est premier servi, le Père Nolin organisa une grand'messe chantée en plein air. "Dans une gorge étroite, entre deux rochers, des ouvriers dressèrent un arc de triomphe en verdure pour y installer au-dessous un autel rustique. Plusieurs de ces gens étaient des maîtres-chanteurs dans leur ancienne paroisse et avaient apporté leurs livres de chant. Spectacle émouvant que cette grand'messe chantée au cœur de la forêt à plus de quatre cents milles de Montréal, par un millier de voix mâles. L'enthousiasme était général. Quelques non-catholiques dans la foule n'étaient pas les moins émus." (28)



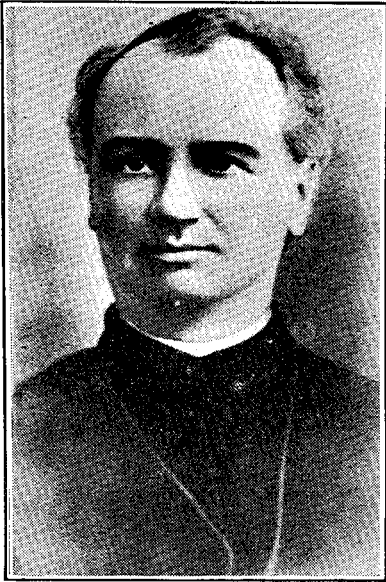
P. HYACINTHE HUDON, S.J.
1890-91

Markstay, (29) la mission suivante, connut les largesses d'un excellent protestant nommé McMaster. Grand admirateur du Père Joseph Brault,

(28) Document de la Société Historique du Nouvel-Ontario, n° 2. Aperçu sur les origines de Sudbury, p. 8.

(29) *Markstay* doit son nom, semble-t-il, à un chef de gare au prénom de Mark. Celui-ci n'aimait pas son poste. A la visite officielle de l'inspecteur, il lui demande un changement. Il continua ses instances en

il lui donna un terrain assez vaste pour une église, un presbytère et un cimetière. Il fit plus. A la suggestion de son ami le Père Brault, il bâtit à ses frais la maison de Dieu. La Providence se réservait de récompenser un si généreux serviteur. M. McMaster eut le bonheur de se convertir au catholicisme avant sa mort.



P. TOUSSAINT LUSSIER, S.J.
1891-1902

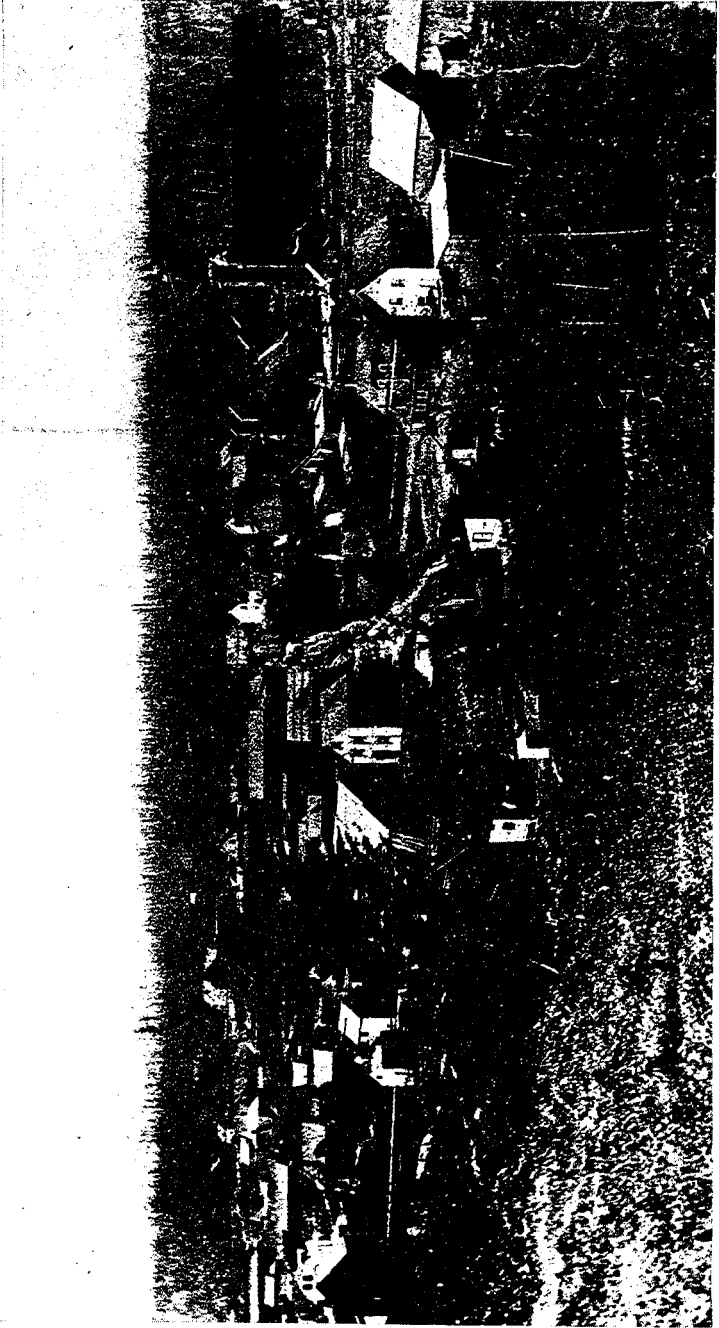


P. ALBINI PRIMEAU, S.J.
1902-1906

ARCHITECTURE EMBRYONNAIRE

En 1904, le voyageur à destination de l'Ouest pouvait admirer, au travers les vitres du wagon, de jolis clochers dominant les stations à l'ouest de Sudbury : Chelmsford, Cartier, Chapleau, White-River, Schreiber, Rossport, Népigon, Port-Arthur qui avait la réputation d'une petite Babylone, et Fort-William, la ville de demain. Ces "bâtisseurs de cathédrales" n'avaient pas suivi des cours d'architecture et toutes leurs constructions révèlent un style improvisé sur place. Quelques-uns d'entre eux, comme les Pères Richard Baxter et Louis Lafortune avaient manifesté un goût exclusivement personnel. Par contre, les églises des Pères Joseph Grenier, François Maynard et Julien Paquin — qui en érigea neuf — offrent moins de prise à la critique.

le reconduisant au train. L'inspecteur refusa, et, tout en montant dans le wagon, lui cria: "Mark, stay here." Les voyageurs, qui se demandaient le nom de l'endroit, l'entendant, se dirent: "C'est Markstay"!



Sudbury en 1890

La plupart de ces missionnaires appartenait à cette phalange d'apôtres des chantiers et de la ligne du Pacifique Canadien. Un d'entre eux, le Père Baxter, jouissait d'une grande réputation de sainteté et de gaieté près des gens de langue anglaise. Travailleurs et conducteurs étaient séduits par sa charité et sa foi assez vive pour transporter des montagnes. En fait, il transportait des sacs de patates, deux sur ses épaules et deux en sautoir.

—On disait que j'apportais des provisions aux terrassiers, raconte le bon Père, mais, non, c'étaient des patates pour guérir les malades du scorbut.

Plusieurs devenaient scorbutiques parce qu'ils ne mangeaient que du pain et du lard salé. Lorsque le missionnaire arrivait à temps, il leur donnait des patates crues et souvent il les sauvait.

Après un coup d'œil à l'est et à l'ouest de la ligne principale du Pacifique Canadien, *revenons à Sudbury*, centre religieux où travaillèrent jusqu'à la fondation du diocèse du Sault-Sainte-Marie 41 Jésuites: les uns au ministère paroissial et aux missions blanches, les autres aux missions indiennes éparpillées sur les bords du lac Nipissing, du lac Poissons-Blancs et de la Rivière des Français.



Groupe de missionnaires jésuites: 1^{re} rangée: les Pères J. Grenier, J. Richard, E. Dufresne, T. Filiatrault, Léopold Porcheron; 2^e rangée: C. Bélanger, S. Bouvette, L. Lafortune, G. Hingston, G. Gagnier, E. Comte; 3^e rangée: J. Paquin, T. Desaultels, E. Papineau.

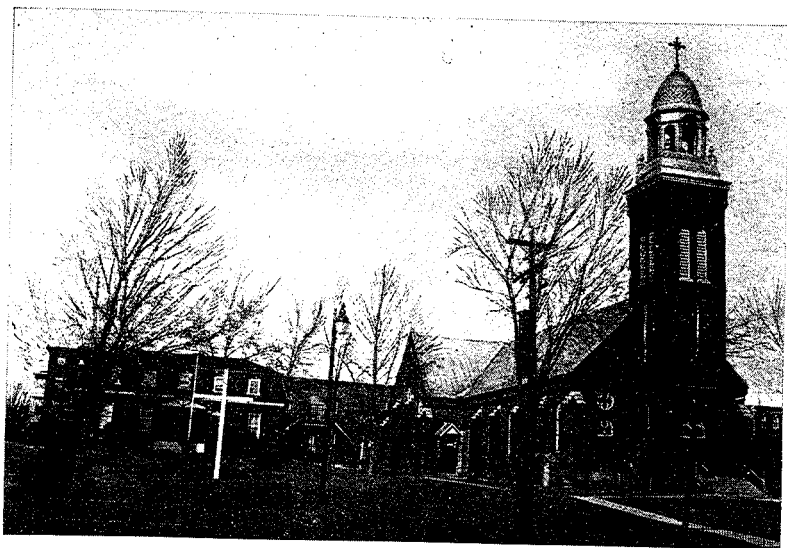
Vers 1886, le village se développa à la façon des villes américaines. Il connut la prospérité factice, le "boom"! Le bruit de la découverte d'un riche bassin minier se propagea jusqu'en Europe. Les compagnies affluèrent et la "Canadian Copper Company", la plus puissante, qui décou-

ragea, acheta ou jurgula vingt autres compagnies rivales, commença ses opérations à Copper-Cliff, à Blezard-Valley et ailleurs. A ces différents endroits, le Père Caron, successeur du Père Côté, inaugura le service religieux.

Le nouveau missionnaire se vantait d'être le curé d'une paroisse longue de 500 milles, n'ayant qu'une largeur de 4 pieds, celle de la voie ferrée. Il lui fallait deux jours et deux nuits pour la parcourir dans toute sa longueur, mais il la traversait en deux secondes.

—Ma paroisse, lui rétorqua un autre missionnaire, n'est pas plus large et elle n'a que 300 milles de long, c'est pourquoi je n'ai pas d'assistant. Je suis aussi mieux partagé. Vos chars ne sont que des plate-formes qui ne vous protègent pas contre la pluie, le vent et la neige. Innocentes plaisanteries qui en disent bien plus dans leur simple brièveté que de longs chapitres.

En septembre 1888, on commença à dire la messe régulièrement à Sudbury; à Chapleau, tous les quinze jours; l'autre dimanche, aux endroits les plus importants : à Chelmsford, à Verner, à Copper-Cliff, etc. L'année suivante, une fort belle église s'élevait au milieu des pins géants. Elle fut détruite par le feu, le Vendredi Saint de l'année 1894. Quelques mois plus tard, le Père Toussaint Lussier avait la joie de bénir la nouvelle église.



Eglise actuelle de Ste-Anne, à Sudbury, construite en 1894

EMBRANCHEMENT DU SAULT

Sur l'embranchement du Sault-Sainte-Marie, un ministère intense suivit le développement des mines et de l'industrie forestière. Les bâtisseurs de

la chrétienté, Pères et Frères Coadjuteurs⁽³⁰⁾, se mirent à l'œuvre avec entrain. Grâce à l'activité dévorante des Pères Hormisdas Caron, Hormisdas Ferron, Eugène Tourangeau, Rémi Chartier, Paul Nadeau, Joseph Brault, F.-X. Descoteaux, on vit surgir le long de la voie ferrée de petites églises à Copper-Cliff, Victoria-Mines, Nairn, Espanola, Webbwood, Massey, Cutler, Spragge — qui a l'honneur de recevoir chaque dimanche le vétéran des missions, âgé de 90 ans, le Père Joseph Richard — Blind-River, Thessalon et Sault-Ste-Marie, là où Mgr Jamot avait érigé une petite cathédrale qu'il confia aux Pères Jésuites en 1883. ⁽³¹⁾

A partir de 1887, le Sault-Sainte-Marie connut le progrès. On commença le creusage d'un canal, on acheva les travaux du chemin de fer et du pont international. Les ouvriers envahirent la ville et la population augmenta d'année en année, tellement qu'on parlait, en 1901, de nouvelles circonscriptions diocésaines. Car les limites du diocèse de Peterborough étaient immenses avec 49,190 âmes, 59 prêtres, 33 paroisses et 4 hôpitaux. C'était vraiment trop alourdir les épaules d'un évêque.

En 1904, Rome amputa le diocèse de Peterborough de tout le Nouvel-Ontario pour former celui du Sault-Sainte-Marie. Le nouveau diocèse comptait une population de 31,000 âmes desservies par six prêtres séculiers ⁽³²⁾ et trente Père Jésuites qui avaient la direction de 14 paroisses et toutes les missions indiennes, une centaine environ.

(30) L'œuvre des missionnaires fondateurs n'aurait pas accusé un développement aussi rapide sans le dévouement d'apôtres inconnus appelés Frères Coadjuteurs. Ces admirables collaborateurs assumaient tout le fardeau des travaux manuels; aussi le prêtre pouvait-il se donner plus librement au ministère spirituel.

Religieux comme les autres, le Frère Coadjuteur prononce des vœux perpétuels et participe à tous les privilèges des membres de la Compagnie de Jésus. Habile dans tous les métiers, il remplit des charges diverses, telles que cuisinier, menuisier, assistant-procureur, infirmier, sacristain, relieur, fermier... Aptitudes et goûts naturels ne sont ni étouffés ni méconnus, mais portés à leur maximum de rendement.

Déjà, nous connaissons les Frères Coadjuteurs de Wikwémikong; voici les noms de ceux qui ont travaillé à la Résidence de Sudbury: Joseph Crowley, Daniel Murphy, Frank Keough, James Sheehan, Joseph Tremblay, Thomas Stakum, Augustin Morrison, James Kirwan, Jean-Baptiste Tremblay, Jean Bernard, Albert Fluet, Edouard Alarie, Odilon Laflamme.

(31) Aux noms géographiques et des constructeurs, ajoutons ceux des conquérants du Christ dans ces régions: Sévère Veilleux, Guillaume Lebel, Olivier Neault, Joseph Cadot, Joseph Coffee, Edmond Rottot, Victor Hudon, Jean-Baptiste Meloche, John McDonald, Daniel Donovan, Edward Devine, Benjamin Hazelton, Albini Primeau, Eugène Lefebvre, Denis Dumesnil, Joseph A. Desjardins, Louis Héroux, Edouard Proulx.

(32) A sa fondation, le diocèse du Sault Ste-Marie comptait six prêtres séculiers: MM. les abbés David Scollard et T. J. Crowley à North-Bay, J.-A. Lécuyer à Verner, Charles Langlois à Sturgeon-Falls, Stéphane Côté à Blezard Valley, E. Nayl à Saint-Charles. Il faudra un jour rappeler l'œuvre apostolique du clergé séculier depuis la création du diocèse.

Depuis soixante ans, les fils de saint Ignace évangélisaient le Nord. A travers toute l'immensité de ces missions et de ces paroisses s'étendant indéfiniment de North-Bay à Fort-William, comme de Wikwémikong jusqu'au fin nord du lac Népigon, ils reprenaient l'apostolat inauguré en terre ontarienne par saint Jean de Brébeuf et ses illustres compagnons. Ils avaient joué le rôle méritant de pionniers, sinon de fondateurs de chrétienté.

Aussi, dans une Lettre Pastorale composée à l'occasion de l'érection du diocèse du Sault-Ste-Marie, Mgr Richard O'Connor soulève le voile qui dérobaient le monument de foi érigé par les missionnaires jésuites:

"A CES TRAVAILLEURS DU CHRIST, IL FAUT
"ATTRIBUER LE GLORIEUX SUCCES OBTENU PAR
"L'EGLISE DANS CET IMMENSE TERRITOIRE
"DU NOUVEL-ONTARIO..."⁽³³⁾

Personne n'était mieux posté que l'évêque de Peterborough pour juger les travaux de son clergé. Son hommage sans réserves partait d'un grand cœur comme d'un esprit averti. Il reconnaissait la part prépondérante de la Compagnie de Jésus dans la fondation du diocèse du Sault-Sainte-Marie; il sanctionnait le labeur apostolique de tous ces artisans anonymes qui s'étaient dépensés pour la gloire de Dieu dans un champ d'action parfois consolant, souvent désolant, toujours sanctifiant. Il admirait dans ces humbles conquérants du Christ leur vocation irrésistible au dévouement total et cette flamme de vie intérieure, inextinguible.

Après Mgr O'Connor, ses successeurs, Nosseigneurs Scolland ⁽³⁴⁾ et Dignan, ont de même témoigné, en paroles comme en actes, leur reconnaissance pour l'entreprise splendide des Pères Jésuites dans le Nord ontarien.

Ce travail, élaboré dans la lumière de la devise ignatienne "AD MAJOREM DEI GLORIAM", ne visait pas à magnifier des hommes, ni un ordre religieux et ses activités, mais à glorifier l'œuvre de Dieu. Nous ne saurions mieux le conclure que par cette parole d'un ex-provincial, le R. P. Emile Papillon, S. J. :

"SI NOUS NOUS REJOUISSONS D'AVOIR FAIT
"CETTE PART DE BIEN, C'EST A LA PENSEE
"DE CEUX QUI EN ONT BENEFICIE.
"LA GLOIRE EN SOIT A DIEU."

Lorenzo CADIEUX, S. J.

(33) "We shall ever remember the noble and zealous Jesuit Fathers — who have proved themselves worthy disciples of St. Ignatius in training the Indians to follow in the path of religion and infusing into them habits of morality, sobriety and industry. To their fellow laborers — who have charge also of the parishes and missions in the new diocese — must be attributed the glorious success attained by God's church in this extensive district..."

(34) "I can see more and more the good works of your fathers in this Diocese and pray that our Divine Lord may bless their labors with still greater spiritual fruit in the future." Extrait d'une lettre de Mgr Scolland adressée au R. P. E. Lecompte, provincial.

TABLEAU

des paroisses fondées par les Pères Jésuites et cédées au clergé séculier

	Chapelles ou églises construites en :	Cédées à l'évêque en :
North-Bay (L'Assomption)	1885	1886
Bleazard-Valley (Saint-Rosaire)		1903
Warren (Saint-Thomas-Apôtre)		1906
Blind-River (Sainte-Famille)	1895, 1903	1906
Chelmsford (Saint-Joseph)	1891	1906
Copper-Cliff (Saint-Stanislas)	1898	1909
Thessalon (Saint-Ambroise)	1894, 1910	1910
Chapleau (Sacré-Cœur de Jésus)	1885, 1891	1911
Sault-Ste-Marie (Précieux-Sang)	1854	1913
Sault-Ste-Marie, Michigan	1881	1914
Fort-William (Saint-Pierre)	1907	1914
Fort-William (Saint-Agnès)	1885, 1913	1915
Massey (Immaculée-Conception)	1889, 1894, 1905	1922
Fort-William (Saint-Patrice)	1889	1924
Schreiber (Saints-Anges)	1901, 1911	1930
Killarney (Saint-Bonaventure)	1885	1935
White-River (Saint-Basile)	1901	1935
Sault-Ste-Marie (Saint-Ignace)	1902	1937
Little-Current (Saint-Bernard)	1892, 1901	1940

TABEAU

des missions établies par les missionnaires Jésuites. Les chiffres entre parenthèses indiquent l'année de la construction d'une chapelle ou église

		Cédées à l'évêque en :
Sturgeon-Falls	(1885)	1886
Verner	(1890) Cache-Bay	1891
Algoma	(?)	1906
Webbwood	(1906) Nairn (1904)	1907
Espanola	(1903) Turbine, Dean-Lake	1908
Creighton		1909
Tenby-Bay	(1903) Nesterville, Bruce-Mines	1910
Richard's Landing	Hilton (?)	1910
Sailor's Encampment	(?)	1910
Garson	(1913) Laird, Desbarats, McLellan	1913
Harstone	(1916) Upsala, Savane	1924
Cartier	(1892) Benny (1923) Bisco (?)	1925
Levack	Ramsay, Metagama, Windy-Lake	1925
Jack-Fish	(1911) Rossport (1898)	1930
Walford	(1892)	1932
Baird	(1916) Dalton (1922), Nicholson	
	(1922)	1935
Bolkow	(1922) Girdwood, Franz, Hemlo	1935
Missanabie	Lochalsh, Musk Parma, Peninsula	1935
Dorion	(?) Jellicoe, Everard, McFarlane	1936
Burwash		1936
Gros Cap		1938
Birch-Island	(1915) White Fish Falls (1924)	1940
Victoria-Mines	(1901) Wahnapiṭæ (1915)	1941

TABLEAU

Paroisses et missions actuellement dirigées par les RR. PP. Jésuites

I—PAROISSES

Armstrong (Notre-Dame-des-Neiges)

Garden-River (Cœur-Immaculée de Marie) avec la mission de Cockburn Island.

Port-Arthur (Saint-André).

Spanish (Saint-Pierre-Claver).

Spragge (Saint-Hilaire) avec la mission de Cutler.

Sudbury (Sainte-Anne).

Wikwémikong (Sainte-Croix) avec les missions de Boswa, de South-Bay et de Wikwémikonsing.

II—MISSIONS

LAC SUPERIEUR : Squaw-Bay (Purification de la B.-V.-M.) ; Mountain Road, Fort-William (Transfiguration) ; Nipigon, Lac Hélène (Saint-Sylvestre) ; Mobert (Saint-François-Régis) ; Pic River, Heron-Bay (Sainte-Scholastique) ; Pays-Plat (Saint-Jérôme) ; Permachlene (Sainte-Thècle).

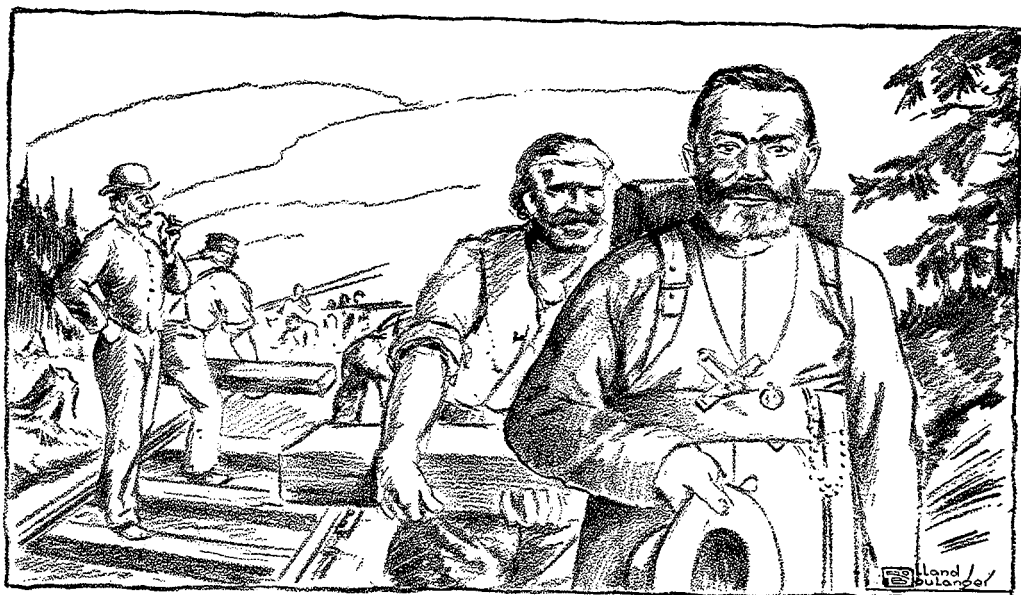
LAC NIPIGON : MacDiarmid (Cœur-Immaculée-de-Marie) ; Gull-Bay (Saint-Pascal), Sand-Point (Saint-Herménégilde), White-Sand et Grand-Bay.

SAULT-STE-MARIE : Batchawana (Saint-Isaac-Jogues), Batchawana Village (St-Eugène), Goulais-Bay (N.-D.-des-Douleurs), Goulais River (Mère de Dieu), Michipicoton Harbour (Ste-Catherine).

SPANISH-RIVER : Mississauga (St-Edouard), Sagamok (St-Raphaël), Ganabatch (St-François-Borgia), Les Sables (Ste-Martine), Sagamok-Point (Sainte-Thècle).

SUDBURY : Duchesnay Creek (St-Léonard), Beucage (St-Gabriel), Chaudière Falls, Dokis-Bay (Corpus Christi), Garden Village (St-Esprit), White Fish Lake (St-Guillaume), Matachewan (St-Marcel).

ILES MANITOULINES : West-Bay (St-Nom-de-Marie), Sheshegwaning (Saint-Cyprien), Sheguiandah (Saint-Timothée).



Père Joseph Specht premier missionnaire à Sudbury

Joseph Specht, S.J.

par le R. P. Lorenzo CADIEUX, S.J.

Le Père Joseph Specht, S.J., fut le premier missionnaire à Sudbury, le premier prêtre ordonné dans les limites du diocèse du Sault-Ste-Marie et, durant plus de trente ans, l'apôtre des Indiens dans la région des Grands Lacs. Ces titres lui méritent une place de choix dans les annales de la Société Historique du Nouvel-Ontario. Ce rang d'honneur répond au désir de son ancien supérieur. Le P. Théotime Couture, S. J., écrivait : "Une carrière comme la sienne (celle du P. Specht) devrait fournir matière à quelques pages de nécrologie, j'ajouterais, à un livre. Et matière à un livre il y a ; seulement, il n'y a rien de saillant, sauf l'inlassable constance dans le même et toujours le même labeur."

Nous ne composerons pas un livre, mais un aperçu biographique de ce missionnaire qui était loin d'avoir l'allure d'un officier militaire, d'un Ignace de Loyola par exemple. Petit de taille, teint roux, il était sévère pour lui comme pour les autres, et d'un caractère peu liant, maussade, dont il devait contrôler les saillies. Mais l'esprit religieux de son ordre l'animait, de sorte qu'un dévouement inlassable estompait les arêtes trop vives de son austérité. Au demeurant, un homme de devoir, exemplaire, qui ne recherchait que la gloire de Dieu.

Alsacien né le 5 novembre 1853 ⁽¹⁾ à Huguenu, Joseph Specht quittait son village natal pour Amiens, où il étudia la rhétorique à l'École Apostolique. Malgré son désir de s'assimiler la culture gréco-latine, il réussit médiocrement. Ce qui ne l'empêcha pas de parler, plus tard, d'une façon très convenable, le latin, le français, l'anglais, l'odjibwé et l'allemand. Cet humble n'avait aucune prétention ni illusion sur son compte ; un ardent désir animait ce cœur totalement dévoué aux intérêts de l'Eglise.

Et dire que ce collégien, qui pourtant rêvait d'apostolat à la saint François-Xavier, n'était pas encore confirmé à 17 ans. A la visite de l'Esprit-Saint, ses projets d'apôtre se cristallisèrent ; il choisit la vocation religieuse et comme théâtre de ses labeurs les missions canadiennes.

Parti de France au mois d'août 1872, il arrivait au noviciat du Sault-au-Récollet, le 1er octobre. Il avait 18 ans avec toute une vie pour travailler à la plus belle des œuvres, au salut des âmes. Six mois après son entrée, le jeune novice prit le train, fila vers l'ouest américain jusqu'à Florissant (Missouri). Il y reprit sa rhétorique. Six mois plus tard, nouveau départ. Son naturel nomade revenait au galop. Il se rendit à Woodstock (Maryland) où il étudia, pendant trois ans, la philosophie. Trois ans sans bouger ! Un record dans ce pays des records.

(1) *Litteræ Annuæ Provinciæ Canadensis S.J.*, 1912-17, p. 150.

En 1878, il accueille avec joie la nouvelle d'un splendide voyage au Canada. Il se rend à la mission de Fort-William, située près du "Géant Endormi" où travaillaient les Pères Jean Blettner, Richard Baxter, Joseph Hébert. A cet endroit, Joseph Specht et un autre scolastique jésuite, Thomas Gagnon, firent leurs études théologiques en même temps que celles de la langue indienne. En 1880, le 22 mai, tous deux furent ordonnés prêtres par Mgr Jean-François Jamot : fête inoubliable pour ces exilés volontaires. Monseigneur et les Pères avaient souvent assisté à de magnifiques ordinations en Europe ; cependant, jamais la grandeur du sacerdoce ne les avait tant impressionnés. Les fruits ont un goût exquis, quand ils croissent sur une terre nouvelle !

L'été suivant, le P. Specht devint, selon son expression, "le missionnaire des enfants des bois". Il visita les postes en bordure du Lac Supérieur : Silver Islet, Landing, Grand-Portage, Grand-Marais (Etats-Unis). Au Grand-Portage, il trouva une petite église et une hutte bâtie par le célèbre Père du Ranquet, surnommé le héros du Lac Supérieur. De là, une course à Silver Islet, où il rencontre plusieurs mineurs irlandais. Ceux-ci lui vouent une éternelle reconnaissance, parce qu'il célèbre avec eux la fête de Saint-Patrice. A son retour, il arrête au Landing (plus tard, Port-Arthur) et console un groupe d'Allemands catholiques, employés à la construction du chemin de fer.

Mais cette excursion n'était que voyage de noces comparée aux grandes randonnées des géants de l'apostolat : les Frémiot, les du Ranquet, la Choné, les Hébert, etc. Un circuit de mille milles avec une cinquantaine de portages pour atteindre les principales missions : Red-Rock, Fort Népigon, Ombabika, Long-Lac, Missinabie, Pic, Heron-Bay, Michipicoton, etc. Ecoutons le Père Specht raconter un de ses premiers voyages :

"... le 24 septembre (1880), à deux heures de l'après-midi, le P. Hébert et moi, nous avons quitté Red-Rock pour Népigon en canot. Deux Indiens nous aidaient. Le voyage dura huit jours et offrit des difficultés que seul un missionnaire sait comprendre. Une distance de 100 milles et 7 portages à travers des sentiers si raboteux qu'ils ne méritent pas même ce nom. Vous comprenez quelle fut notre fatigue. A quelque chose malheur est bon. J'y ai trouvé une méthode pratique pour évoquer, dans mes méditations, la Passion de Notre-Seigneur.

"Retardés sur le lac Népigon par les vents contraires, nous arrivâmes le 1er octobre au Fort Népigon. Nos chrétiens étaient rassemblés au débarcadère pour nous souhaiter la bienvenue. Alors, distribution de poignées de mains de tous côtés et accueil chaleureux de la part de M. Henri de la Ronde ⁽¹⁾, le Bourgeois ou chef du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson ⁽²⁾. Après

(1) Son oncle, sir Charles de la Ronde, mourut en 1881, à l'âge de 81 ans. Il était un descendant de la noblesse française. Il employa vaillamment les deux dernières années de sa vie à faire la classe à Red-Rock.

(2) A cette époque, on désignait encore la puissante compagnie par ces 3 lettres H.B.C. qu'on traduisait ironiquement par "Here Before Christ".

“la prière du soir récitée en commun, le P. Hébert me présenta aux
“Indiens comme son successeur, puis retourna à Fort-William. Je
“restai seul. Ah! cette solitude du missionnaire au milieu des
“sauvages! Que c’est déprimant au début! (1)

Aussitôt après le départ de son compagnon, eut lieu une cérémonie qui peut sembler puérole à des Blancs, mais à laquelle les Peaux-Rouges attachent une grande importance : l'imposition d'un nom indien au nouveau missionnaire. Les sauvages n'ont pas le don des langues ; ils peuvent rarement prononcer un nom étranger, encore moins se le rappeler, même s'il n'a qu'une syllabe comme Specht.

On plaça des chaises en rond, en face d'une estrade provisoire réservée aux orateurs de circonstance. Selon la coutume, on apporta des vases remplis de cette eau sucrée nommée “Okimwabo” ou breuvage du chef. L'étiquette indienne requiert que le chef, lorsqu'il préside une assemblée, se régale de cette eau. Beaucoup de viande, de patates, de farine, de tabac et de pipes : voilà le premier numéro du programme. Ensuite une petite adresse débitée par deux enfants et les discours en odjibwé, en français, en anglais, en allemand et même en latin. L'orateur principal s'avance, prend le «catéchumène» par la main, le conduit devant la tribune et propose le nom qui sera désormais employé pour désigner le missionnaire. La fête se termine par des cris, des danses, des gestes et des grimaces. Une squaw prit la main du Père et fit un tour de valse au son du tam-tam. Ils le baptisèrent : «Bebaminwadjimo», c'est-à-dire : celui qui porte ça et là la bonne nouvelle. Toute la bande approuva par un cri bien caractéristique : wa, wa, wa, répété trois fois.

Au Népigon, il y a quelque chose qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Si l'île Bonaventure, en Gaspésie, est le royaume des oiseaux, Népigon est le paradis des chiens. Quand le Père visita l'école construite sur une île, à trois-quarts de mille du Fort Népigon, il fut salué par deux douzaines de chiens, jappant et aboyant après lui. Cette réception de chien—c'est le cas de le dire—l'énerva quelque peu. Ses mollets tremblèrent. Il se compta chanceux d'échapper à la gueule de ces carnassiers. A son départ, ils hurlèrent d'une façon lamentable.

Malgré ces ennuis, ce premier séjour au Fort Népigon l'emballa. Il fut enchanté de la piété et de la ferveur des Indiens. (2)

AVEC LES CHEMINOTS DU PACIFIQUE CANADIEN

En août 1882, le P. Specht quittait Fort-William pour Montréal. Il s'achemina vers le noviciat du Sault-au-Récollet où il devait parfaire sa formation par l'étude «affectueuse» de l'ascétisme et de la mystique. Six mois plus tard, ce globe-trotter ne tenait plus en place. Sa santé s'altérait. Les supérieurs pensèrent qu'un changement d'air le rétablirait.

(1) Extrait d'une lettre adressée au P. Charaux, datée du 15 octobre 1880. Woodstock Letters, 1881, t.X, p. 140.

(2) Lettre du 15 octobre 1880.

Sur ces entrefaites, la Compagnie du Pacifique Canadien demandait des aumôniers jésuites qui exerceraient le saint ministère près des ouvriers catholiques, employés à la construction d'une voie ferrée dans le Nouvel-Ontario (1).

Depuis un an environ, on avait commencé ou repris les travaux en plusieurs endroits : à Mattawa, au Lac Supérieur, à Winnipeg, dans les Prairies et en Colombie canadienne. Le ruban d'acier s'allongeait continuellement vers l'ouest : il atteignit North-Bay en novembre 1882, Sturgeon-River en mars 1883. La grande armée des constructeurs progressait. Son avant-garde, formée d'arpenteurs, orientait le tracé du chemin. Aussitôt la direction de la ligne déterminée et marquée de jalons, cette troupe volante d'éclaireurs pénétrait plus avant dans les profondeurs du Nord ontarien. Suivait immédiatement une escouade de bûcherons et de mineurs qui ouvraient la voie afin de permettre aux équipes de terrassiers, armés de pics et de pelles, de déblayer le passage, combler les crevasses, élever les remblais, creuser les déblais, niveler, poser des traverses de bois et, enfin, fixer les rails d'acier.

Les missionnaires accompagnaient les ouvriers échelonnés le long de la voie ferrée. Le P. Specht fut un des premiers mobilisés avec les Pères Louis Côté, F.-X. Santerre, J.-B. Nolin. Il quitta le noviciat, passa par Toronto, monta jusqu'à Bracebridge, puis atteignit Parry-Sound. De là, en traîne sauvage, il file comme l'éclair sur la neige et arrive, le 5 février, à la Baie de Beaucauge. «L'hiver était exceptionnellement rude», note-t-il. (2) Malgré le froid, les cheminots besognaient ferme à poser des rails entre la Baie et Sturgeon-Falls.

Une excellente famille, du nom de la Ronde, lui offrit le couvert et le gîte. Il y demeura une semaine, puis descendit vers l'est jusqu'à un endroit peu poétique et affublé d'une dénomination qui l'était encore moins : Les Vases. «Cette station, écrit-il, formait l'extrémité de ma mission qui s'étendait de là dans une direction occidentale jusqu'à une place dite Sudbury Junction ; une distance de 87 milles à parcourir dont 31 seulement dans les chars» (3), c'est-à-dire jusqu'à Sturgeon-Falls. Plus loin, il fallait rouler voiture, puis marcher. Il visita tous les postes échelonnés sur le parcours de la voie ferrée jusqu'à la jonction de Sudbury, ainsi appelée parce que la voie principale bifurque vers le Sault-Ste-Marie. Il y arriva le 29 mars avec M. Louis Gosselin, postillon de la Compagnie du Pacifique Canadien.

(1) Steel of Empire. A History of the Canadian Pacific Railway, by J. Murray Gibbon. Le Parlement canadien avait ratifié, le 16 février 1881 le contrat stipulant la construction d'un chemin de fer qui reliait le réseau ferroviaire de l'est à l'océan Pacifique. Ce fut un jour triomphal pour Sir John MacDonal ; le premier ministre cueillait la récompense de dix années d'une lutte acharnée.

(2) Journal du P. Specht.

(3) Lettre du P. Specht au P. Henri Hudon, datée du 26 septembre 1883.

Il fit la connaissance des ouvriers, la plupart des Canadiens français catholiques, enchantés de rencontrer un missionnaire. Le Père récita les prières et entendit les confessions tard dans la nuit. Le lendemain, ces rudes travailleurs adoucis par l'émotion reçurent, avec une ferveur inaccoutumée, la communion pascale. La messe eut lieu dans le chantier de la Compagnie du Pacifique Canadien. C'était la première dite sur le sol de Sudbury (1). Elle proclamait la primauté du spirituel. Au cœur de la cité du nickel, la lumière de la foi brillait avant l'éclat du métal.

Deux difficultés ennuyaient surtout le missionnaire dans la pratique de son ministère : l'heure des exercices et le logement. Pour exercer son apostolat, le Père n'avait pas le choix. Le seul temps disponible était le matin à bonne heure et le soir après la journée du travail. Aussi, il n'était pas rare de voir le missionnaire confesser jusqu'à onze heures du soir, quelques fois même après minuit.

Le logement était à l'avenant ; ordinairement, il habitait dans une cabane faite en billots non équarris et cimentés avec de la boue. Il y en avait de deux sortes : les cabanes à poêle où se réfugiaient les familles, les cabanes à cambuse occupées par les hommes seulement (2).

Dans ces huttes malpropres, les lits étaient superposés, le long des murs, comme dans les cabines de vaisseaux. Le Père couchait sur la dure : deux planches garnies de foin et d'une couverture. Entre les fentes du mur, le vent chantait, et, au travers du plafond, les nuages laissaient tomber quelques gouttes de leurs eaux bienfaisantes ! Tel était le «modus vivendi» des employés du chemin de fer. A ce régime malsain, le P. Specht attrapa plus de rhumes en un mois que durant deux ans de missions chez les Indiens du Lac Supérieur. Il écrit : «obligé d'être assis dans un coin pendant quatre ou cinq heures consécutives, occupé à entendre les confessions, je sentais le vent frapper sur ma nuque».

Puis, une remarque sur les «mœurs des gens du chemin de fer au Nipissing . . . généralement bonnes. Le grand défaut est de sacrer, mais, en revanche, que de bonnes qualités!».(4) La foi naïve des familles canadiennes-françaises le charme, non moins que leur immense confiance en l'eau de Saint-Ignace. Eau qui s'avéra éminemment curative. Un petit enfant du nom de Girard «étant tombé sur le poêle, s'était rôti une joue et une main. Cinq jours après l'application de l'eau de Saint-Ignace sur ses plaies, l'enfant n'avait plus de blessures».

(1). M. Joseph Smith, le contremaître, mit à la disposition du Père le local de la Compagnie. Cette touchante cérémonie se déroula au centre de la ville, à l'angle des rues Elm et Durham, là où se trouve le bloc Frawley.

(2) Par cambuse, les gens du chemin de fer entendaient un carré fait avec de gros morceaux de bois, au milieu duquel ils mettaient du sable ; voilà pour le poêle. A ce carré correspondait une grande ouverture pratiquée au milieu du toit par où s'échappait la fumée.

(3) Lettre du 26 septembre 1883.

(4) Lettre du 26 septembre 1883.

Mais voici l'extraordinaire. Un homme avait au cou un chancre. Il n'avait plus qu'un mois à vivre d'après le verdict du docteur Bédard, de Pembroke. «Je lui donnai un peu d'eau de Saint-Ignace. Dix jours après, je l'ai revu, guéri».

Après trois mois et demi, le P. Specht quittait la région. Sa mission prenait fin à l'arrivée de son successeur.

“Le P. Jean-Baptiste Nolin étant venu me remplacer auprès des gens “du chemin de fer, le 12 mai, je quittai Sturgeon-Falls le surlendemain pour reprendre mon poste au nord du Lac Supérieur. Mais “avant que de retourner dans ma Terre Promise, je résolus de faire “une courte visite à Wikwémikong, Garden-River, et au Sault-Sté-Marie. Je descendis la Rivière des Français dans un canot d'écorce “en compagnie de deux Indiens, j'arrivai à Killarney le 17 ; je “fis le reste du trajet en berge...” (1)

MISERES ET CONSOLATION DE L'APOTRE

A Fort-William, le P. Specht recommença ses courses apostoliques à travers des missions très éloignées les unes des autres : Red-Rock, Michipicoton, Pic, Heron-Bay, Schreiber, White-River, Missinabie, Fort Népigon, Grand-Portage, Grand-Marais, English-River, etc. Ces longs voyages, entrepris deux ou trois fois l'an, exigeaient une patience et une endurance extraordinaires. Sans le feu intérieur de l'amour de Dieu qui embrasait ces missionnaires, aucun n'aurait supporté longtemps un pareil régime de peines physiques. L'été, les moustiques, la chaleur torride et les voyages époussants ; l'hiver, un froid si intense que le P. Specht se gèle le nez, un talon, une joue, deux orteils du pied droit, les pouces. Jusqu'aux chiens qui ont les pattes gelées. Un matin, pendant qu'il dit la messe, ses doigts sont gelés au point de ne pas sentir le contact de l'hostie. Il n'a jamais si bien compris, avouet-il, la passion de Notre-Seigneur. A l'automne de 1883, il faillit se noyer dans la baie de Jack-Fish.

“Un grand vent nous surprit au milieu de la traversée. Notre “voile n'était pas même montée, tellement le temps paraissait “calme. Mes deux jeunes compagnons eurent peur ; l'un devint “pâle comme la mort. Dans leur frayeur, ils cessèrent de ramer. “J'avoue que mon cœur battait plus fort que de coutume. D'énormes “roulis nous entraînaient vers le rivage. Brusquement, une grosse “vague nous lança sur la rive ; notre berge fut inondée en un clin “d'œil. Nous parvînmes, après de grands efforts, à sauver tout “notre bagage et notre berge...” (2)

L'hiver suivant, il perd sa route dans un épais brouillard qui couvrait le lac Népigon. Il s'était fié à ses guides expérimentés et avait négligé de consulter sa boussole. Il s'aperçut qu'il se dirigeait franc nord au lieu d'aller vers l'est. Après plusieurs heures de marche, ils entendirent le bruit d'une chute.

“Enveloppés dans ce brouillard dense, ce bruit d'eau fut comme “de la musique à nos oreilles.”

(1) Lettre du 9 octobre 1883.

(2) Lettre du 9 octobre 1883.

Leur chemin était retrouvé. C'était le soir. Trop fatigués pour continuer leur route, ils campèrent sur la neige et s'endormirent du sommeil des justes au bruit de la chute. Situation poétique, il est vrai, mais un peu trop réaliste.

Entre Fort-William et Chapleau, la construction du chemin de fer avantageait le missionnaire et diminuait les risques en supprimant les voyages en canot. Par contre, d'autres ennuis surgissaient.

« Cette facilité de communication, aidée du télégraphe, loin de raccourcir mes voyages, écrit le P. Specht, et de rendre la tâche plus facile, ne sert qu'à allonger les uns et à rendre plus difficile l'autre. Le temps et la distance, mes convertis n'en tiennent pas compte. Ils m'appellent souvent à eux ». (1)

A ces misères physiques, ajoutez les angoisses de l'apôtre. Les obstacles ne tombaient pas assez vite, à son gré. Il combattait énergiquement l'ivrognerie, la bigamie, le concubinage, les jongleries. La superstition devenait une arme dangereuse aux mains des vieux sorciers qui regrettaient, en gémissant, le temps passé où les Indiens se chiffraient en grand nombre. Depuis que la Prière (entendez la religion catholique) a fait son apparition, ils disparaissent. « C'est comme un immense incendie », dit le vieux jongleur Knojewabo. Il était appuyé par un autre chef grognard et plus influent, nommé Shickagodjish, que les Blancs appelaient « Chique ta guenille. » Le P. Specht cherchait par tous les moyens à détruire cette fable. Malheureusement, la conduite des Blancs rendait quasi impossible la lutte contre les préjugés des Indiens.

« Au lieu que le commerce habituel des Blancs rende les Indiens meilleurs, note-t-il, il ne sert qu'à les dégrader. La seule place où l'on puisse réussir avec les enfants des forêts, c'est la réserve ou réduction, comme au Paraguay, d'où l'on aura bien soin d'exclure les Blancs qui ne s'occupent pas du salut et de l'éducation des Indiens. Si les gouvernants du jour laissaient, comme elle l'entend, l'Eglise guérir les plaies de cette race, la cause de la religion et par suite de la vraie civilisation y gagnerait beaucoup. De plus, les corrupteurs blancs jouissent de la plus complète impunité, quoique leur conduite soit notoire. Que c'est donc triste ! (2) »

Cependant toutes ces difficultés offertes pour le rachat des âmes préparaient de nombreuses conquêtes. Ainsi M. Pierre Godchère, bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson au Long Lac, avait perdu la foi à 12 ans. Ses conversations avec le P. Specht et les prières de celui-ci l'aiderent à se convertir de l'anglicanisme au catholicisme. Il promit au Père de lire : LES CAUSERIES de Mgr de Ségur et en retira un grand fruit.

« La seule différence, me dit M. Godchère, entre les catholiques et les protestants, c'est la confession. Si vous pouvez me prouver qu'un homme dans le monde a le pouvoir de pardonner les péchés, je me ferai catholique. Je réussis à le persuader d'après sa bible

(1) Lettre du 3 décembre 1884. Il voyagea quelquefois entre Bonheur, dernière mission à l'ouest du diocèse et Pardee (autrefois Paradis), station située près de Chapleau. Les aumôniers disaient qu'ils circulaient, sans y entrer, entre le Bonheur et le Paradis !

(2) Lettre du 5 septembre 189.

“protestante. Il reconnut la vérité, promit de revenir à la foi de ses pères et tint parole. Le 27 juillet 1881, il abjura dans l'église du Pic devant une assistance extraordinaire d'Indiens qui désiraient assister à cette touchante cérémonie”. (1)

Deux ans après, cet homme sincère gratifia la mission de Long Lac d'une petite chapelle construite en bois rond.

Puis, c'est l'agonie de la fameuse mission anglicane de Grande Baie au Lac Népigon. Par une coïncidence assez piquante, le pasteur de cette chrétienté composée d'apostats et de batteurs de tambour (Medecine Men), pour ne rien dire de plus, était un sauvage mourant de phtisie qu'on appelait «Tchibai» (cadavre). C'est la plus cinglante injure que l'on puisse adresser à un Indien (2). Par ses manières scandaleuses de traiter les choses saintes, ce bigame s'attira le mépris des païens eux-mêmes et cette remarque d'un vieillard : «Christianity will not lose by the loss of him ; why, the man is a fool.»

WIKWEMIKONG ET SUDBURY

En 1898, le P. Specht quitte Fort-William. Un autre champ d'apostolat requiert ses services, Wikwémikong, le plus important centre missionnaire des Grands Lacs. Il y prêche, en août 1901, une mission extraordinaire aux Odjibwés qui furent empoignés par la forte éloquence du Père. L'année suivante, son zèle va réveiller les Indiens et les Blancs du Wisconsin et du Minnesota.

Nommé curé à la paroisse de Sainte-Croix (1903-1910), il emploie ses loisirs à composer un «Status animarum» de Wikwémikong, de Wikwémikong et de South-Bay. C'est un chef-d'œuvre du genre qui renseigne exactement sur les degrés de parenté entre les différentes familles. Travail indispensable aux missionnaires ; il suffit à montrer la patience, l'abnégation de ce bon serviteur de Dieu.

De 1910 à 1913, il visite les réserves d'Odjibwés situées dans la région de Sudbury, sur les bords du lac Nipissing, de la Rivière des Français, du Chenal du Nord. C'étaient les missions de Cutler, Spanish-River, Sagamok, Naughton, White-Fish-Lake, Lac Panache, Les Chaudières, Vieux-Fort, Le Jardin, etc. Aucune n'était assez considérable pour loger le prêtre. Aussi, après chacune de ses tournées, le missionnaire se retirait au presbytère de Ste-Anne, à Sudbury. Depuis 1908, une chambre lui était réservée. Tour à tour, elle fut occupée par les Pères Théodore Desautels, Joseph Specht, Victor Renaud, Eugène Papineau, Léon Desjardins et Léopold Porcheron.

GOOD BYE

Après un an et demi de supériorat à Garden-River, il tomba malade. On le transporta à l'hôpital du Sault-Ste-Marie, le 3 décembre 1914. Il

(1) Lettre de Red-Rock, datée du 14 juillet 1882.

(2) Notes manuscrites du P. François Maynard sur les missions de Fort-William.

communia tous les matins et reçut les derniers sacrements avec grande ferveur. La sœur infirmière lui demanda :

“Quand vous serez au ciel, vous prierez pour moi, n'est-ce pas ?

“—Ah! oui, ma sœur, je n'oublierai pas mes amis, je prierai pour vous.”

La sœur rendit ce témoignage :

“Il m'a beaucoup édifié par sa patience et sa soumission, malgré
“ses souffrances et une toux continuelle.”

Le jour de la Purification, il manifesta un grand désir de mourir. Il avait le pressentiment que la Sainte Vierge viendrait au-devant de lui. Le 6 février au matin, la sœur lui dit :

“C'est aujourd'hui samedi, la Sainte Vierge vient vous chercher.”

“—Oh! oui, je suis content, Elle vient me chercher.”

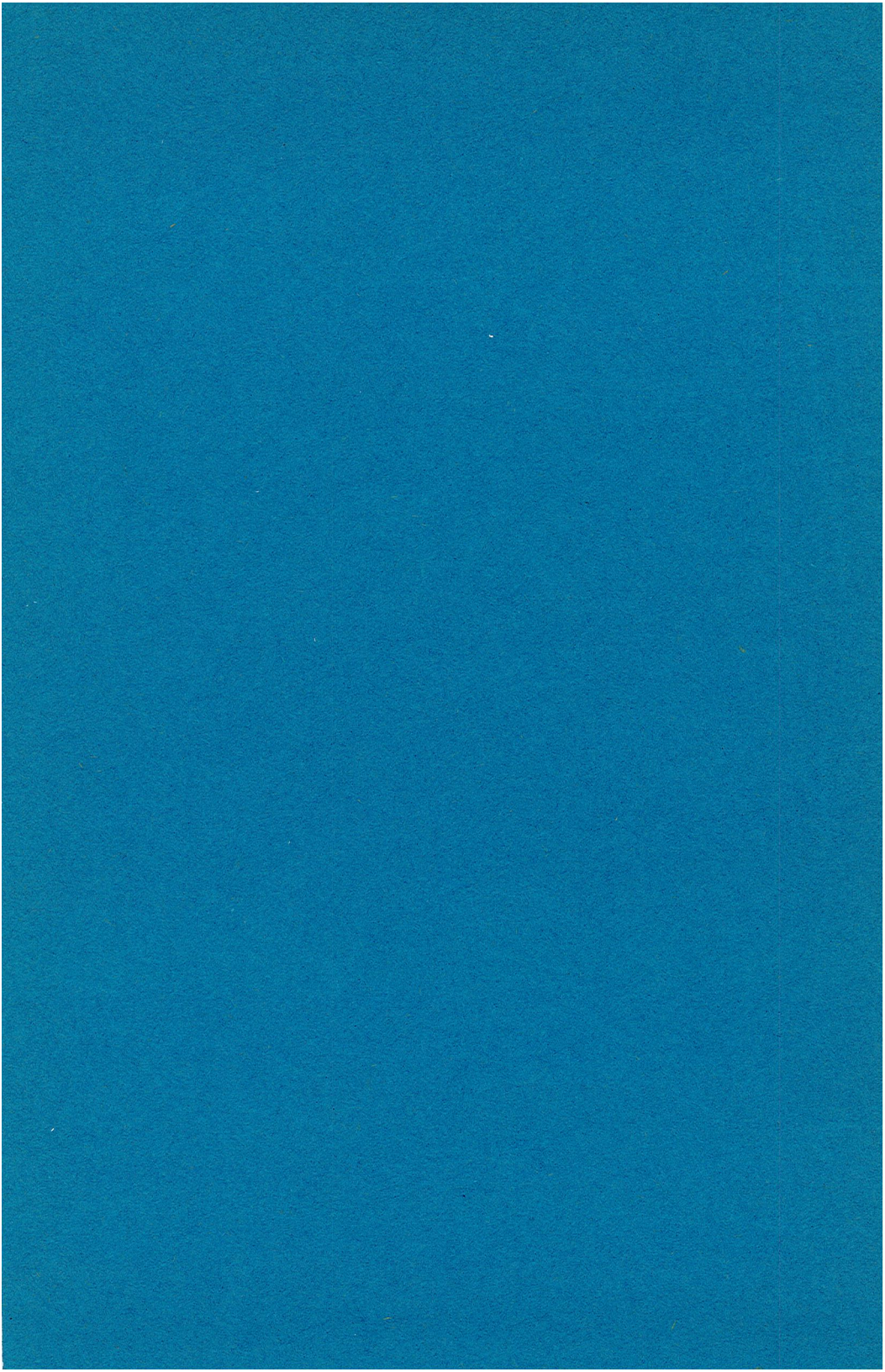
A huit heures, deux gardes-malades entrèrent dans sa chambre avec la sœur, qui lui demanda de les bénir. Il leva les mains avec peine, les bénit et leur dit : «GOOD BYE! GOOD BYE!» Puis il demanda son crucifix. Il le baisa affectueusement et le tint dans ses mains. Ses yeux, fixés sur le ciel, manifestaient une très grande joie et une paix profonde. « Mon doux Jésus! Mon doux Jésus!» prononça-t-il d'une voix faiblissante et il lui rendit sa belle âme. ⁽¹⁾

Il réalisait son rêve : mourir comme il avait vécu, en religieux saintement fidèle à son devoir. Quel meilleur signe de prédestination!

(1) Litteræ annuæ, 1912-1917, p. 152.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface	3
Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.....	5
Tableaux des paroisses et missions fondées par les RR. PP. Jésuites	33
Père Joseph Specht	37



Documents de la Société historique
du
Nouvel-Ontario

- No 1 : La Société historique du Nouvel-Ontario.
No 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
No 3 : Faune et mines régionales.
No 4 : Chelmsford, Coniston, Chapleau.
No 5 : Odyssée et enracinement des familles pionnières.
No 6 : Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.